LIBRARY OF CONGRESS.
[SMITHSONIAN DEPOSIT.]
Class PQ2260
Shelf .G68 E4
1827
UNITED STATES OF AMERICA.

2178.

ÉMILE.

FRAGMENS.

Par M. Émile de Girardin.

Malheureux le mortel, en naissant isolé,
Que le doux nom de fils n'a jamais consolé!
Il cherche vainement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire,
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu.
Hélas! il a vieilli, mais il n'a pas vécu!...

DELILLE.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS.
AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

1827.—1839.

ÉMILE.

BATIGNOLLES-MONCEAUX. — IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ,
Rue Lemercier, 24.

A l'Hôtel national de Washington
Girardin

ÉMILE.

FRAGMENS.

PAR M. ÉMILE DE GIRARDIN.

> Malheureux le mortel, en naissant isolé,
> Que le doux nom de fils n'a jamais consolé!
> Il cherche vainement un appui sur la terre,
> Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire,
> Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu.
> Hélas! il a vieilli, mais il n'a pas vécu!...
>
> DELILLE.

35

PARIS.

AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

1827.—1839.

PQ2260
.G68E4
1827

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'auteur de ces fragmens, lorsqu'il les écrivit, n'avait pas vingt ans; nous les réimprimons tels qu'ils furent publiés en 1827, sans additions ni retranchemens. Les faits racontés sont supposés, mais les impressions décrites sont toutes vraies.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

« On y voit presque partout un malheureux qui cause avec lui-même, dont l'esprit erre de sujets en sujets, de souvenirs en souvenirs, qui n'a point l'intention de faire un livre, mais tient une espèce de journal régulier de ses excursions mentales, un registre de ses sentimens et de ses idées.

» Le *moi* se fait remarquer chez tous les auteurs qui, persécutés des hommes, ont passé leur vie loin d'eux. »

Le vicomte DE CHATEAUBRIAND.

INTRODUCTION.

Paris, 23 mars 1822.

A M. ***, conseiller à la cour royale de Paris.

Monsieur,

Un arrêt que la loi dispense de motiver est sans appel..... Votre caractère ne me permet pas de discuter celui que vous avez rendu dans cette affaire dont tout Paris vient de retentir et de décider ici si les droits de la société peuvent être justes lorsqu'ils sont subversifs de ceux de la nature. L'imperfection est le sceau qui

s'attache à toutes les œuvres des hommes comme pour en attester l'origine, et il n'est point d'institutions qui ne soient injustes ou incomplètes.

Monsieur, nos devoirs sont différens: les miens sont plus faciles, je n'ai besoin pour les remplir que de mon cœur; toutes les lumières de la raison sont nécessaires au repos de votre conscience. Vous jugez les droits des hommes, prononcez sur le sort des coupables: pour les plaindre, je n'ai point à examiner leurs torts, et ceux que vous condamnez, je puis encore espérer de les consoler.

Vous avez désiré que le manuscrit que j'ai pris l'engagement de publier vous soit communiqué; je vous l'adresse et saisis cette occasion de soumettre à votre avis

quelques réflexions et les fragmens que j'ai cru nécessaire d'y ajouter pour former la conclusion d'un triste récit dont les circonstances ont changé le dénoûment prévu. La Providence est une puissance mystérieuse à laquelle il faut passivement se soumettre, car en cherchant à la définir on augmente son malheur sans parvenir à l'expliquer.

Cet ouvrage fut écrit à la hâte, c'est le trop-plein d'une âme ardente, d'une imagination exaltée; ce que l'auteur sentait sans pouvoir toujours l'exprimer, il le jetait sur le papier, et si le papier ne partage pas, comme un ami, les sentimens et les douleurs dont il a le secret, en retour c'est un confident vis-à-vis duquel l'expansion n'est jamais retenue par la crainte de le fatiguer par de trop longs récits...

C'est à vingt ans, à l'âge où l'homme naît seulement pour le monde, que l'auteur de ces fragmens, en décrivant la situation douloureuse qui tourmentait son imagination et désespérait son cœur, n'a pas craint d'aborder une haute pensée de morale et de civilisation..... C'est l'audace de l'inexpérience.

Pour atteindre le but que doit se proposer tout auteur en commençant un livre, qui est d'être utile, pour atteindre ce noble but il fallait ici peindre les souffrances de l'homme abandonné par ses parens, le danger d'une position qui le livre sans guide et sans appui à tous les écueils du monde; il fallait montrer l'homme abandonné dans ses langes sur les bords d'un abîme et le voir s'y précipiter; il fallait le peindre luttant corps à corps, et contre la nature qui

le réprouve, et contre les lois qui le proscrivent, et contre l'égoïsme de la société qui l'isole, cédant aux piéges tendus par le vice à son inexpérience, coupable des écarts les plus grands et justifié par l'abandon de ses parens ; il fallait que le bruit de son horrible chute vînt éveiller en sursaut le terrible remords dans la conscience d'un père se retranchant derrière le rempart que les lois lui donnent contre la nature. Pour compléter la leçon, il eût fallu encore énumérer les victimes de l'abandon. Mais comment les compter quand les hospices ne suffisent plus à leur nombre, quand les conseils généraux de nos départemens déclarent que les moyens et les secours leur manquent pour satisfaire aux besoins de toutes ces créatures nées de la honte !..... Comment compter ces enfans perdus au coin des bornes, jetés dans

les égouts ou recevant la mort avant la lumière du jour et le premier cri de la nature?.... Et quand on saurait le nombre de ces infortunés, des hospices qu'ils encombrent, il faudrait les suivre dans les prisons, les suivre encore dans les bagnes qu'ils peuplent, et là il faudrait les interroger... Ils vous répondraient : « Après avoir lutté contre la misère et le besoin, nous avons été arrêtés comme vagabonds parce que nous n'avions pas de domicile, parce que nous n'avions pas de parens dont nous puissions justifier; et d'erreurs en erreurs..... Nous n'avions rien à perdre, nous n'avions pas de nom à compromettre, et cette pensée qui fait frémir le criminel à sa dernière heure, celle du déshonneur, du désespoir de toute une famille, loin de nous retenir, nous excitait, car nous n'avons pas de famille! »

Ce n'est pas, monsieur, sans un sentiment de douleur que j'ai passé rapidement à travers cette masse flottante de population qui n'a ni origine, ni liens, ni abris, qui nourrit le crime en son sein et le porte dans la société..... Cette masse peut être grossie par quelques jeunes gens arrachés à leur famille dans un instant d'oubli; mais qui la compose, qui l'alimente? Ce sont tous ces enfans de la honte, sacrifiés à la pudeur du crime, car le crime aussi a sa pudeur et son fard... On appelle un crime dans la société l'action de s'ôter volontairement l'existence, et on n'appelle pas un crime le fait de ne donner la vie à une nouvelle créature que pour l'abandonner!..... Si on blâme un infortuné dont j'ai ressenti les souffrances en les partageant, si on blâme Émile d'une malheureuse tentative sur son existence, sans prétendre la justifier, je

répondrai : « On compte un suicide et mille meurtres ; » je répondrai : « Quand l'homme est dégoûté de la vie au point de briser tous les liens qui l'y retiennent, peut-être est-il plus près du crime qui doit le conduire à l'échafaud que de la mort qu'il se destine. »

Un auteur a dit :

« Là où on compte plus de suicides, il y a moins d'assassinats, de crimes de tout genre... Dans une certaine proportion, le nombre des suicides ne doit-il pas être regardé comme une preuve de l'énergie des mœurs et de la dignité de l'homme? »

Qu'on blâme la mort volontaire, moi je plaindrai le malheureux qui se la donne!

Je terminerai ici ces lignes sans entrer

dans le détail des causes qui tendent à augmenter le nombre des enfans abandonnés, des enfans naturels et adultérins; il faudrait entrer dans un examen approfondi de nos lois, qui, en interdisant au fils la recherche de ses parens, semblent protéger les coupables contre la victime et n'avoir de rigueur que pour le malheureux innocent de son existence; il faudrait peser les considérations sociales sur lesquelles ces lois s'appuient; il faudrait faire justice de cette fausse honte qui dérobe la connaissance d'une faute par un crime; il faudrait réconcilier avec l'estime publique, qui ne flétrit pas le père qui abandonne son fils, la mère qui répare dignement le malheur d'une faiblesse.

Mais ce qu'il faudrait trouver, ce sont des moyens répressifs contre l'adultère

qui, sans troubler l'union des familles par le scandale, atteignissent les coupables et non les victimes.

L'adultère est un crime fécond qui pour un grain semé pousse un épi.

La législation actuelle a tranché la difficulté sans la résoudre en dépouillant un fils du droit naturel de protester contre l'abandon de ses parens, comme s'il n'était déjà pas assez malheureux de leur indifférence.

Le code civil s'exprime ainsi :

«Art. 335. La reconnaissance ne pourra avoir lieu au profit des enfans adultérins.»

«Art. 342. Un enfant ne sera jamais admis à la recherche soit de la paternité, soit de la maternité, dans les cas où, suivant

l'article 335, la reconnaissance n'est pas admise. »

« Art. 762. Les dispositions des articles 757 et 758, qui déterminent les droits de l'enfant naturel à l'égard de la succession de ses parens, ne sont point applicables aux enfans adultérins. — La loi ne leur accorde que des alimens. »

« Art. 353, 354, 355, 359. Après avoir entendu le procureur du roi et sans autre forme de procédure, le tribunal prononcera, sans énoncer de motifs, *il y a lieu ou il n'y a pas lieu à l'adoption.* »

Je ne commenterai point ces dispositions de nos lois qui n'imposent aux parens de l'enfant adultérin *que la seule obligation de*

lui faire apprendre un art mécanique (code civil, article 764).

La conséquence qui ressort de ces dispositions est celle-ci : le fils seul supporte la culpabilité des auteurs de son existence. Simple artisan, il peut expirer de besoin à la porte de l'hôtel somptueux de son père sans être fondé à réclamer de lui d'autres secours que l'aumône accordée au mendiant, comme si dans le temps où nous vivons tout enfant n'avait pas également droit à l'affection de ses parens, à leurs soins et au partage de leur fortune.

C'est à vous, monsieur, à réfléchir sur ce que notre législation peut avoir sur ce point d'injuste et d'incomplet. L'homme d'honneur doit trouver un frein dans son honneur même; les femmes n'ont qu'à le

chercher dans leur cœur, et il se soulèvera à l'affreuse pensée d'une mère qui abandonne son enfant et d'un père qui ne craint pas de faire peser sur son fils tout le poids de sa faute.

L'abbé DE LATOUR.

ÉMILE.

ÉMILE.

FRAGMENS.

Mathilde, une vie sans affection languit sans bonheur ; vous le savez, la nature ne m'a pas donné de parens.

Une santé délicate enleva à mes premières années la ressource des jeux et des distractions, et je connus la tristesse avant de savoir son nom.

C'est, je crois, en sortant des bras d'une nourrice que je fus mis en pension : mes

souvenirs sont confus, altérés par de longues souffrances que les soins d'une mère n'essayèrent jamais d'adoucir.

L'activité de mon imagination m'attirait vers l'étude, mais il y avait déjà dans mon existence ce vide qui désespère le cœur et désenchante l'esprit, et ce vide, l'étude ne le remplissait pas.

A seize ans seulement je m'expliquai la cause d'une tristesse qu'on m'avait reprochée si souvent comme un tort que je l'avais attribuée à mon caractère comme un défaut.

Le jour impatiemment attendu de la distribution annuelle des prix dans le collége était arrivé ; j'obtins le prix d'honneur, et le jeune Albert de Surimont eut le premier

accessit : lorsqu'on proclama son nom, je vis sa mère s'élancer vers lui, le presser sur son sein avec transport et pleurer de bonheur... J'eus l'âme déchirée! Je compris alors qu'il manquait à mon triomphe une mère pour le partager, à mon cœur une mère pour le vivifier : le nom de parens expira sur mes lèvres, j'allai cacher mes larmes et soustraire ma douleur à des louanges qui me flattaient si peu qu'elles me semblaient une insultante pitié ou une amère ironie.

J'ignore si la piété filiale est le plus vif des sentimens, mais je doute qu'il y ait des maux plus affreux que cette absence totale de tous liens, de toute affection, cette séparation de toute espèce d'intérêts, ce néant du cœur.

Une famille est une patrie dans la patrie,

et lors même qu'il est admis dans la société, l'homme né sans parens semble encore s'y être glissé furtivement ; qu'il détourne la tête quand on demandera son nom s'il craint de rencontrer le regard du mépris ou le sourire du dédain.

A l'âge où les facultés sont usées, où une expérience stérile a détruit les plus douces illusions, l'homme, en société avec son égoïsme, peut rechercher l'isolement et s'y plaire ; mais à vingt ans les affections qu'il faut concentrer creusent l'âme, la tourmentent et ne la remplissent pas.

L'homme jeté dans la vie sans parens, est dans le monde sans place précise. Qui recevra ses premières caresses?—Une nourrice mercenaire qui ne les lui rendra pas; et lorsqu'il entendra retentir autour de lui

le nom de père et qu'il demandera le nom du sien, que lui répondra-t-on? « Vous n'en avez pas, il n'a point daigné vous avouer : fils adultérin, la loi flétrit votre naissance et vous condamne à des travaux manuels qu'elle prescrit. »

Grand Dieu ! n'est-ce point assez du tourment d'aimer sans pouvoir satisfaire ce premier besoin de l'âme? Je l'ai ressenti, Mathilde, cet affreux supplice, et plus je souffrais de l'abandon de mes parens, plus mon imagination se plaisait à me les représenter recevant les soins, les caresses qu'il m'eût été si doux de leur prodiguer, car un sentiment appelle un sentiment. Vous plaindrez cet infortuné abandonné dès sa naissance, dont l'amour filial, heurté dès son premier élan, ne saisit dans ses étreintes qu'un regret déchirant. Le cri d'instinct

de son jeune cœur réclamant des parens qui l'abandonnent, invoquant comme des bienfaits la tendresse et les soins qu'ils lui doivent, le cri de la nature est resté sans réponse et s'est perdu dans le silence.

Je le sais, Mathilde, le récit d'une grande infortune intéresse l'imagination, mais celui de nos chagrins la fatigue, et si je vous entretiens de mes monotones souffrances c'est moins pour distraire votre esprit que pour éclairer votre sensibilité.

J'ai fait du malheur de ma naissance la méditation de toute ma vie. Jusqu'à ce jour, tous les jours que je compte se sont écoulés sans jouissance : ainsi la jeune plante qui végète à l'ombre dépérit sans donner de fleurs.

J'ai mis dans le mariage toutes mes espérances, tous mes projets de bonheur ; Mathilde, vous les réaliserez : mais je dois vous en avertir, l'union la plus fortunée et la mieux assortie a des périodes de sentiment et des nuances de félicité.

Je cesserai de vivre avant de cesser de croire à votre amour ; cette croyance répare en cet instant les torts de mon existence, mais cet amour changera de caractère, mon amie. L'expérience arrive trop tard pour être utile, elle survient comme les conseils importuns après l'événement qui insultent aux regrets par leur impuissance et troublent la douleur par leur orgueil.

Ne vous effrayez pas, Mathilde : deux cœurs comme les nôtres ont moins besoin de désirs que de confiance, et ce que le plai-

sir perd en vivacité, le sentiment le retrouve en énergie.

L'amour qui s'exalte par les désirs s'use facilement par la jouissance, mais le sentiment qui le suit dans le mariage est un sentiment mixte qui a tout le charme de l'amitié sans exclure aucuns des priviléges de l'amour ; c'est une sympathie qui s'établit sur l'estime, se resserre par l'intimité, s'inspire par le dévouement et subsiste par cette communauté si douce d'affections, d'intérêts et de devoirs.

Ce dernier mot, mon amie, renferme tout le secret du bonheur. Je ne suis pas sévère, j'excuserais une erreur de ma jeune épouse, mais le remords ne pardonne pas, et souvent c'est moins la faute qu'il faut déplorer que les funestes conséquences qui la suivent.

Mon existence vous offrira la preuve de cette assertion. Vous saurez tout, Mathilde, car la confiance qui n'est pas entière est moins utile qu'elle n'est dangereuse.

Il est de certaines époques qui ne justifient ni les écarts ni les excès, mais qui les excusent. Après les mœurs en dehors du siècle de Louis XIV sont venus les temps de la régence et de Louis XV, où le vice et la débauche s'enorgueillissaient de leur publicité ; puis le règne de l'infortuné roi qui réforma le scandale d'une morale effrénée, mais laissa subsister cette frivolité, cette inconséquence qui préparaient une terrible catastrophe.

La révolution française exalta les idées, excita les passions; mais ce temps de délire, propre à féconder les vertus brillantes et

patriotiques, n'était pas favorable aux vertus modestes et domestiques.

Ma mère, trop jeune, lorsqu'elle se maria, pour se pénétrer fortement de ses nouveaux devoirs, dut s'égarer et se perdre en suivant les vacillations d'une morale sans principes fixes, en s'exposant à la contagion de funestes exemples.

Un autre que son mari fut mon père; sans doute elle s'abusa sur la gravité d'une pareille faiblesse, sur les conséquences d'une telle faute, et crut satisfaire à toutes les obligations que lui imposait le monde en cachant soigneusement ma naissance.

Je fus dévoué à l'opprobre et à l'abandon; mais, Mathilde, m'est-il permis encore de me plaindre?

Le bonheur adoucira un caractère aigri par les souffrances d'un orgueil blessé, qui m'éloigne d'une société où je ne suis jamais à ma place, et celles d'un cœur exigeant qui repousse comme insuffisantes les avances de l'amitié.

Un matin, le proviseur du collége me fit appeler : « Vos études, me dit-il, sont finies ; vous êtes libre. — Libre!... répétai-je, et des larmes roulaient dans mes yeux. — Venez, reprit-il, revenez tantôt chez moi, nous causerons plus à l'aise ; j'ai des papiers à vous remettre. » Il me quitta.

Cette liberté qu'on me promettait effrayait mon esprit ; je me la représentais comme un désert immense dans lequel on voulait me perdre. C'était la première fois peut-être

que son aspect n'avait pas consolé un malheureux.

Ballotté entre une espérance et un flot de craintes, mon cœur était oppressé; je devance l'heure indiquée, j'entre chez le proviseur; il s'assied, en me voyant, au coin de sa cheminée, m'invite à l'imiter, me parle de mes études, d'Horace et de sa philosophie; je réponds sans comprendre. Cet entretien semblait l'embarrasser autant que moi; enfin il se lève brusquement, va chercher quelques papiers qu'il rapporte, revient et se rassied près de moi.

« Voilà, me dit-il, une inscription de rente de deux mille francs qui fut déposée entre mes mains par les personnes qui vous amenèrent dans ce collége. Cette somme annuelle suffisait aux frais de votre ins-

truction et de votre entretien ; vous en avez dès à présent la jouissance et la disposition. Voici votre acte de naissance. »

Ce que je ressentis à ce mot de naissance, je ne puis le dire. Je saisis cet acte en tremblant, je le parcourus avec trouble. Ma mère avait dérobé son nom sous un nom supposé et mon père ne s'était pas fait connaître. Je me croyais orphelin ; j'appris qu'il y avait quelque chose de plus douloureux que la perte de ses parens, c'était leur abandon. Il y a des souvenirs pénibles qu'il est douloureux de redemander au passé ; mais, Mathilde, mon devoir, après le serment solennel qui doit vous unir à moi, est de protéger votre inexpérience et d'instruire votre âme, si naïve et si belle, des dangers qu'elle devra surmonter. Séduite, enivrée par ces hommages fades et trompeurs dont

elle est toujours l'objet, une femme se dissimule facilement le tort de la coquetterie, le crime de l'adultère, et croit avoir réparé le malheur d'une faiblesse parce qu'elle en a dérobé la honte.

Amie, ce mot d'adultère est nouveau pour vous : je n'ai point hésité à le prononcer. Cette expression peut être réprouvée par le goût, mais la vérité n'est utile que lorsqu'elle est sans voile, comme le vice n'est dangereux qu'autant qu'il se couvre d'un masque. Alors même que la faiblesse d'une femme n'est qu'un oubli simple de ses devoirs et de ses sermens, la délicatesse la flétrit, la morale la condamne, la loi la punit. Jugez, Mathilde, lorsque de cette union coupable il naît un enfant, à quelle extrémité sa mère est réduite ! Placée entre les devoirs d'épouse et ceux de mère, sacrifiera-t-elle

ce fils à sa réputation, son mari à ce fils ? Osera-t elle l'introduire parmi ses autres enfans? Non : le malheureux sera abandonné, abandonné à des soins mercenaires, ou abandonné dans un hospice. Et croyez-vous, Mathilde, que de jeter dans la vie, sans soutien, sans nom, sans affection, pour l'instruire, le protéger, un enfant innocent de sa naissance, ne soit qu'une faute grave que nos mœurs pallient? Cette victime condamnée au plus triste abandon n'entendra jamais le nom de parens sans un retour de souffrance et de honte sur elle-même et sans ressentir combien est incomplète une pareille existence !

Les pensées les plus amères accablaient mon cœur tandis que le respectable abbé cherchait des paroles de consolation, sans trouver d'autres mots que ceux de courage

et d'espérance; enfin il me demanda une décharge des objets qu'il me remettait et me pria de la signer..... La douleur est injuste et passionnée : « Vous voulez une décharge, répétai-je avec ironie; la voilà. » Et je déchirai actes et quittance. « Vous connaissez sans doute mes parens; portez-leur ces lambeaux; qu'ils sachent qu'il n'est pas besoin de reçu pour la honte, que c'est un de ces bienfaits dont le ressentiment s'acquitte mieux que la reconnaissance. »

Je me préparais à sortir :

« Restez, » me dit l'abbé Latour avec cette expression d'une sensibilité profonde qui cherche à se cacher sous l'accent de la dignité.....

Je restai.

« Ce que vous venez de faire, reprit-il, peut aisément se réparer : ce sont de simples extraits qu'il sera facile de se procurer ; je m'en charge. Vous n'avez pas réfléchi, car, sans ressources dans le monde, quels secours accepterez-vous si vous rejetez ceux de vos parens ? Les protecteurs seront difficiles et les amis seront rares si vous n'en croyez jamais que le premier mouvement de l'orgueil : ce n'est point un reproche que je vous adresse, Émile, c'est un conseil que je vous donne. Croyez-en mon expérience, acceptez ce qu'ils vous offrent ; ce n'est ni un bienfait ni un dédommagement qu'ils vous accordent, c'est un devoir qu'ils remplissent. — Vous savez leur nom ?.... » Et mon visage, à cette simple question, devint pourpre de honte : « C'est un secret qui m'est confié, me répondit-il en me pressant la main, et il ajouta « : Lorsque vous

serez dans le monde, si vous avez jamais besoin de mes conseils ou de moi-même, venez me trouver avec confiance; je vous suis attaché..... Mais il faut distraire votre âme, votre imagination. Dites-moi, que comptez-vous devenir, et quel état vous plairait? — Je n'y ai jamais réfléchi, monsieur: quand la douleur absorbe les facultés, on ne cherche pas les remèdes, on les évite. — Le découragement est le plus grand de tous les maux; il use l'âme en lui enlevant l'espérance et l'énergie : ne vous laissez pas abattre, revenez souvent me voir; nous réfléchirons ensemble à ce qu'il convient de faire pour assurer votre bonheur. »

Ce mot de bonheur est un mot bien extraordinaire; il se place sur toutes les lèvres, se mêle à toutes les souffrances et n'est souvent qu'une infortune de plus, car il ravit

à la résignation sa force passive et ne laisse le plus souvent à qui le prononce que l'alternative entre le désir et le dégoût.

Les âmes passionnées, les imaginations ardentes ont un caractère mystérieux que la foule juge sans le comprendre ; elle nomme dédain la réserve des sentimens profonds et appelle insensibilité les dehors froids sous lesquels ils concentrent leur vivacité.

Il n'appartient qu'à l'amour d'une femme

de comprendre ces restrictions infinies d'une extrême sensibilité, ces bizarreries des *caractères en dedans*, de deviner à travers le sourire amer l'émotion douce qui se dérobe; Mathilde, il faut être aimé pour livrer l'intime secret de son âme.

Je parus dans le monde; on trouva de l'importance dans ma réserve, de la fierté dans ma politesse; on conjectura de mon silence que j'avais peu d'esprit, de mon air silencieux que je devais avoir des prétentions, et je fus accusé d'insensibilité parce que je repoussais des demi-sentimens qui peuvent resserrer les liens de la société, mais non suffire à mon cœur.

Mon cœur est exigeant, et pour être heureux il faut qu'il puisse croire que le bonheur qu'il éprouve est la moitié de celui

qu'il donne. Quels que soient leurs noms, tous les sentimens le tourmentent s'ils ne sont complets ; mais une affection, pour lui suffire, n'a besoin que d'être absolue.

Mon cœur n'aurait rien demandé de plus si la nature m'avait donné une mère, une mère dont mon existence eût comblé tous les désirs et dont le bonheur eût été l'objet de tous mes soins. Mathilde, avant de vous connaître, si une femme m'avait dit : « Je vous aime, votre amour est nécessaire à mon existence, » cette femme, je l'eusse adorée d'amour et de reconnaissance ; cependant la reconnaissance a fatigué mon âme : un sentiment qu'on éprouve seul est toujours pénible, à moins qu'il ne supplée toutes les affections, comme l'égoïsme.

Quelle pensée plus désespérante que celle

d'être condamné à une sèche gratitude en retour d'une bienveillance commune qui pour faire oublier la honte d'une naissance en rappelle sans cesse la misère.

Elle est toujours là cette pensée ; elle domine toutes mes idées, absorbe toutes mes espérances. Une pitié qui m'accable n'a pas besoin de m'y ramener. Je ne m'abuse pas, ce n'est point seulement un préjugé qui flétrit et désole une naissance illégitime : la morale est la loi de la conscience, on ne l'outrage pas impunément. Les familles sont solidaires, et l'on a vu le châtiment se perpétuer avec les générations. Tôt ou tard cette loi sévère rejette ceux qui la violent entre le remords ou le malheur.

J'ignore s'il est des infortunes qui donnent du tact, comme il en est qui hâtent

l'expérience, mais je crois avoir compris le monde avant qu'il m'ait appris à le connaître.

Ce langage double qu'il se crée est facile à pénétrer. Des mots qui sont susceptibles de toutes les interprétations peuvent s'adresser à toutes les personnes; leur vague laisse libres, et ceux qui les adressent et ceux qui les reçoivent, d'attacher à la plupart de ces banales expressions la pensée qui leur plaît comme de leur attribuer le sens qui leur convient.

En entrant dans le monde, chacun affecta de protester de l'intérêt que je lui inspirais ; mais le regard qui accompagnait ces paroles ne dut me laisser aucun doute; j'aurais préféré qu'on me répétât cent fois : « Vous méritez la pitié, » et qu'on m'épargnât ces mé-

nagemens qui soulevaient tout mon être et me forçaient de le contenir.

Les hommes manquent rarement d'un esprit vulgaire et d'une bonté commune, mais ce n'est jamais sans être tenté de les leur reprocher comme des défauts qu'on leur accorde ces qualités.

La délicatesse a de l'élévation et de la simplicité comme tout ce qui est sublime ; la délicatesse est le génie du cœur. Je ne connais que vous, Mathilde, qui paraissiez ressentir de la reconnaissance pour un bienfait que vous faites agréer; vous seule aussi étiez digne de vous charger de mon bonheur et capable de le faire. Je le sais, vous vous attachez par les sacrifices que vous faites : mon cœur était vierge d'affections, vous êtes l'objet du premier sentiment qu'il

ait éprouvé ! Mais cette proscription qui désole mon existence ne cessera entièrement que lorsque j'aurai des enfans ; je le sens, j'ai besoin de recevoir le nom de père pour oublier que le nom de fils ne me fut jamais donné.

J'ai été bien malheureux, Mathilde, et cependant cette situation dont je gémis a été quelquefois l'objet de l'envie. Le bonheur est moins dépendant des circonstances que du caractère ; j'ai vu désirer, comme une précieuse indépendance, ce funeste avantage de n'appartenir à rien. L'homme perdu dans un désert est-il moins à plaindre que l'homme retenu dans une prison ? et la liberté existe-t-elle dans l'absence de tous les liens, dans l'isolement de tous les intérêts ?

Je ne le crois pas, je ne crois pas davan-

tage que l'on puisse être heureux quand le seul mot de famille, prononcé devant vous, vous expose à cette honte dont la raison fait justice, mais dont le front se défend plus difficilement, et réduit le cœur, mort d'indifférence, à ne se ranimer que pour des regrets, ainsi que ces malades épuisés par une maladie lente ne se rattachent à l'existence que par la vivacité de la douleur. Si je parais rechercher ces souvenirs de mes souffrances avec trop de soin, c'est pour mieux jouir du bonheur que j'espère. J'ai besoin de tracer ces lignes afin de remplir ce long espace de temps qui me sépare encore du jour où vous serez toute à moi, Mathilde : nous les relirons ensemble. Les heures les plus lentes sont toujours celles que l'ardeur des désirs cherche à précipiter ; le plaisir a-t-il donc un éperon qui presse la fuite du temps, et l'attente pos-

sède-t-elle une entrave pour en ralentir la course?

Mathilde, tous mes efforts sont vains pour hâter le moment qui doit nous unir; loin de vous, mon imagination reflète votre image et anime votre pensée : je contemple vos traits mobiles, je donne à votre physionomie l'expression du bonheur. Je veux le croire, un sentiment doux a placé sur vos lèvres ce sourire si plein de charmes et de confiance qui pénètre l'âme d'une sorte de délices. Jamais les passions ne flétriront ce gracieux sourire; le malheur lui-même le respecterait. Et ces yeux d'un bleu céleste, où tous les sentimens les plus doux se voilent à demi sous des cils si noirs; je le sens, ce regard, il a de l'esprit, de la bonté, il révèlerait le secret de votre caractère si des qualités qui séduisent l'indifférence pouvaient

n'être pas appréciées par l'amour. Qu'est-ce donc que la vie de l'amour, si ce n'est le désir de pénétrer dans l'âme qui anime une seconde existence, d'y rechercher ces nuances délicates qu'un sentiment passionné peut seul découvrir, de les analyser encore et de les revêtir de ce coloris séduisant auquel l'imagination d'un amant peut seule donner tout son éclat.

Je n'ose l'avouer, Mathilde, mais vous me semblez parfaite ; et cependant je mets à vous chercher un défaut autant d'attention que j'en prendrais à découvrir dans un ami une qualité nouvelle.

Lorsqu'on vous reproche une partialité trop grande pour ceux que vous aimez, peut-être est-ce l'excès d'une qualité, mais l'illusion m'abuse, je n'y puis voir un défaut ; si l'on nomme un tort cette extrême sensi-

bilité qui porte indistinctement votre cœur à la compassion pour toutes les souffrances et vous donne des larmes pour toutes les infortunes, c'est un tort que j'aime; et si tous les sentimens que l'on vous témoigne vous inspirent une sorte de retour, ce n'est, Mathilde, qu'un heureux penchant de votre cœur à la reconnaissance, dont on exagère les dangers; c'est à mon amour d'ailleurs qu'il appartient de prévenir les conséquences qui pourraient résulter de cette faiblesse qu'on attribue à votre caractère.

L'événement qui décidera de notre union vous rendra riche, vous pourrez satisfaire votre générosité; mais c'est précisément aux êtres les plus sensibles que les vaines jouissances du luxe sont le moins nécessaires, et les dons ne ruinent jamais. Cet art que vous possédez de faire accepter sans

avoir jamais l'air de donner, de secourir le malheur sans outrager sa fierté, et de partager avec celui qui reçoit le bienfait une moitié de sa reconnaissance, vous embellit trop à mes yeux pour que je vous accuse de prodigalité.

Mathilde, vos succès me feront aimer le monde : il ne peut vous être indifférent, et lorsqu'on admire l'élégance de votre taille, l'expression délicate de votre charmante figure, lorsqu'on loue les charmes de votre esprit, cette grâce infinie que vous avez dans tous les traits, dans tous les mouvemens et que vous mettez dans toutes vos paroles, ce n'est pas votre vanité qui est le plus doucement satisfaite... de pareilles louanges ne sont qu'un encens grossier qui brûle sans parfum; mais en déposant sur ce papier mes souvenirs, mes espérances,

il me semble que je ne puis trop souvent ramener votre pensée sur les funestes effets de la séduction. La sensibilité entraîne moins de femmes que la vanité n'en abuse : l'adulation devient bien vite un besoin et la coquetterie une habitude.

On recherche les hommages, on se lasse des succès ; la résistance irrite plus l'amour-propre que la soumission ne le satisfait; et, soit par dépit ou par entraînement, on se livre soi-même sans trouver plus de bonheur dans une faiblesse qui compromet deux destinées, qui outrage tous les devoirs et que nos mœurs refusent maintenant d'excuser en lui enlevant le prétexte de passion irrésistible.

On s'indigne en réfléchissant que ce n'est qu'à des sentimens ou plutôt qu'à des idées

de quelques jours, que la mode appelle tantôt une *occupation*, tantôt un *caprice* ou une *distraction*, que la plupart des enfans adultérins doivent le malheur de leur existence. Mathilde, on s'indigne en y réfléchissant; mais dans l'ivresse de la coquetterie, lorsque l'imagination d'une femme est excitée, les devoirs ne lui paraissent plus qu'un préjugé dont la raison doit s'affranchir ou qu'un mot ridicule qu'il serait déplacé de répondre aux discours pressans et captieux d'une séduction intéressée.

Je ne hais pas les hommes ; je ne sais pas si je les méprise, mais il me semble que pour les aimer il faut être indifférent et moins ce que l'on nomme heureux que ce que l'on devrait nommer content.

Il y a deux sortes de bonheur, le bonheur de position et le bonheur de sentiment : l'un,

pour ainsi dire, est social, l'autre intime. Le bonheur que l'on trouve soi-même dans son cœur, dans sa conscience, est absolu; celui qui se borne à la vanité et aux besoins satisfaits n'est qu'un bonheur relatif.

L'homme content est un homme bien établi dans la vie, qui jouit de tous les avantages matériels que lui offre un sort qui suffit à ses désirs; l'homme heureux, tel que je le comprends d'après moi-même, est plus difficile à analyser : pour lui, jouir c'est sentir profondément, et son âme, cette seconde existence mystérieuse, ne devra rien avoir à envier à son imagination. L'homme content recherche la société; l'homme heureux se retire en lui-même, car le bruit importune également les douleurs et les félicités. Le langage de la foule a je ne sais quoi qui fait mal à l'imagi-

nation lorque l'idée fixe d'un sentiment passionné ou d'une émotion profonde la préoccupe et la domine.

A vingt ans, le monde est un tableau dont on n'aperçoit que le vernis brillant; à cet âge, le monde m'avait déjà dégoûté. Il semble que dans ce désert populeux l'isolement soit plus complet et plus pénible que lorsqu'on est seul avec soi-même : retiré et solitaire, je fus plus libre si ce n'est plus heureux. Un besoin ardent d'aimer entraînait mon imagination vers des pensées qui la désolaient; je me plaisais à loisir, comme pour me désespérer, à me représenter l'idéal du sentiment. J'unissais par la plus intime confiance deux êtres doués de qualités nobles et généreuses; je ne leur donnais à tous les deux qu'une âme, qu'un désir, qu'une espérance, qu'un regard. Ce

tableau ne s'achevait jamais sans qu'une larme, en s'échappant de mes yeux, ramenât mes reflexions sur moi-même et sur le vide de mon pauvre cœur. Cruel retour! dans cette sorte de délire, je nommais à haute voix ma mère, j'appelais une femme, mes bras s'ouvraient avec instinct, se recroisaient avec douleur. J'appelais une femme avec une si fervente naïveté qu'aucune certainement n'y eût résisté si j'avais pu lui dire : « Je vous aime, » comme je lui aurais dit : « Aimez-moi. » Mais tout est confusion, désordre dans mon existence, parce qu'elle est placée pour ainsi dire en dehors la nature par les lois; je n'appartiens à aucune classe de la société : les classes élevées, où se comptent les générations, où se pressent les honneurs, me rejetteraient avec dédain si j'aspirais à m'introduire dans leurs castes privilégiées; le sentiment

d'orgueil que donne l'éducation m'éloigne des derniers rangs de cette foule que la misère avilit, que l'ignorance dégrade. Il reste une classe intermédiaire, mais est-il facile de s'y faire admettre? Là, dans cette classe moyenne, la supériorité n'appartient pas seulement au mérite, comme le disent hautement les partisans de l'égalité : on y conteste, il est vrai, les avantages d'une naissance antique, mais on y accorde tout à l'influence de la fortune, quelque honteuse que puisse être son origine. Ces niveleurs qui veulent abattre tous ceux qui s'élèvent au-dessus d'eux, qui déclament avec emphase contre l'orgueil d'une ancienne noblesse généreuse et polie qu'ils envient, mais qu'ils n'imitent pas, refoulent avec insolence dans leur petite vanité ceux que le sort ou l'indigence placent socialement au-dessous d'eux. Quand on entre

dans le monde sans famille, sans fortune et sans état, il faut attendre tout son bonheur de son caractère ou compter hardiment sur le hasard pour ne pas se décourager de la vie au premier aperçu et des hommes au premier abord.

Les sentimens doivent nécessairement se ressentir de tout ce qu'une telle position a de faux, de perplexe et de malheureux. Comment livrer son cœur à une affection passionnée, quand tous les sentimens sont resserrés dans le cercle étroit des convenances de l'amour-propre ou de l'intérêt ? Et lorqu'on ne possède de dot à offrir que le malheur d'une naissance qu'on craint d'avouer, la délicatesse peut-elle seulement risquer d'encourir le soupçon de séduction intéressée? Cet odieux soupçon enlève à la première pensée d'amour son charme, et

au cœur sa confiance. « J'aime! » ce mot si doux à dire, si doux à répéter, si enivrant à entendre, est interdit; on n'ose pas le prononcer le premier, dût cette réserve de l'honneur être faussement interprétée, appelée sottise ou sécheresse du cœur.

Telles peuvent être les conséquences d'une faute originelle qu'elles s'étendent à toutes les circonstances de la vie et pèsent sur nos sentimens comme sur nos actions.

Notre existence se compose de détails de tous les instans, qui, pour la plupart des hommes, sont toute la vie, car ils ont constamment pour objet nos besoins et nos plaisirs; mais ces détails disparaissent dans l'ombre et ne sont plus que les accessoires au tableau quand un sentiment est assez puissant pour nous les faire oublier : une

moitié de la mince fortune que M. de Latour m'avait persuadé d'accepter de la part de mes parens était déjà dépensée sans que je m'en fusse aperçu, sans que j'y eusse réfléchi.

Jeté dans le monde sans expérience, j'imaginai, en voyant tant d'hommes tenir si fortement à la vie, qu'elle devait avoir bien des charmes. Et moi aussi, je me créai des goûts, des désirs et des caprices; mais en les satisfaisant, je n'en trouvai pas moins de vide dans mon existence, et au milieu du tourbillon, je n'en étais pas moins seul. Je dépensais l'argent sans utilité, sans jouissance et sans regret, sans autre but que de dépenser; je donnais sans que cela me coûtât et sans me trouver plus heureux. J'ai besoin d'être aimé pour ressentir de l'orgueil, comme pour avoir de la vanité

j'ai besoin d'être excité par le désir de plaire; le plaisir de me mesurer de faste et de luxe avec des étrangers m'importe peu. Mon existence toute passive s'use dans les entraves qui la gênent; l'ambition ne tourmente mon esprit que pour augmenter mon découragement, et quand tout me faisait un devoir de tenter un effort pour sortir d'une fausse position, je cédais à tous les obstacles que j'entrevoyais et je retombais accablé.

En moins d'une année, j'avais dépensé vingt mille francs; je songeai sans effroi à une réforme, et de tous les projets que je fis ce fut le seul que j'exécutai. Il me restait encore environ mille francs de rente : j'avais cette fierté qui tient plus à l'inexpérience qu'à l'élévation du caractère; je résolus de conserver mon indépendance et de

ne rien devoir à personne. Je me proposais d'aller au fond d'une province, cacher mon existence dans une retraite ignorée et paisible; je leurrais mon imagination de toutes les illusions champêtres, de tous les plaisirs agricoles : mais il y a quelque chose qui retient l'homme non-seulement dans sa patrie, mais encore aux lieux qui l'ont vu naître, et ce lien doit avoir bien de la force, puisque, sans famille et sans patrimoine, je ne parvins point à le rompre. Peut-être aussi une pensée me retenait-elle et me flattais-je en secret de retrouver un jour mes parens dans l'endroit même où ils m'avaient abandonné.

Ma résolution était prise. J'étais las de ces folies faites avec préméditation, de ces distractions qu'il fallait chercher avec tant de peine, de ces plaisirs dont on devient

l'esclave : je rompis sans éclat; mais au lieu de cet air grave qu'on m'avait reproché si souvent, comme me donnant un maintien important et dédaigneux, je conservai le ton railleur et caustique que j'avais adopté pour me dispenser de répondre directement aux questions de ces amis qui vous interrogent sans intérêt, quelquefois même sans curiosité. On vantait mon esprit, qu'on avait d'abord nié; j'étais peu flatté de ce suffrage : il est si facile d'avoir de l'esprit aux dépens des autres qu'il ne fallait rien moins que le désir de m'étourdir sur mes propres pensées, et de mettre en défaut ceux qui auraient cherché à les pénétrer, pour me faire prendre un genre d'esprit que je désapprouve et qui peut avoir des suites si fâcheuses.

Dans l'hésitation de mes divers projets

de réforme, je me souvins de M. de Latour et j'allai le consulter. Il était instruit de toute ma conduite et avait facilement deviné le secret de cette prétendue légèreté dont on m'accusait et à laquelle peut-être aussi je me laissais entraîner au delà des bornes que je m'étais prescrites.

Les caractères passionnés qui cherchent à se déguiser sont ordinairement inhabiles : ils se jettent, pour se cacher, précisément dans l'extrême contraire de ce qu'ils sont. Ce moyen est trop commun pour qu'il puisse échapper à la pénétration de l'observateur ; il ne réussit qu'avec le monde, qui, ne demandant que des formes extérieures, ne juge aussi que sur les apparences.

M. de Latour fut sévère avec moi : « Je vous blâme plus encore que je ne vous

plains, me dit-il; un homme a toujours assez de ressource en lui-même quand il a de l'énergie. » Je ne répondis à ce reproche que par une plaisanterie : « Le ton railleur, reprit cet homme excellent, ne sied à personne, encore moins à ceux qui ont de la gravité dans l'esprit, car alors l'ironie a de l'aigreur et n'a plus la gaîté pour excuse. Émile, vous avez tort; dans votre position, il faut presque forcer l'estime pour l'obtenir; moins on offre de garanties et de répondans, plus il faut inspirer de confiance. » La conversation se continua sur mes projets, sur mes relations, sur ma société. En parlant des jeunes gens que je fréquentais, je nommai le jeune Édouard de Fontenay : « C'est un petit fat, fier de son nom et de sa fortune, à qui j'ai manqué vingt fois de donner des leçons de modestie : nous sommes assez mal ensemble. Il me regarde avec une imperti-

nence qui me déplaît et qu'il ne tardera pas à regretter. »

En regardant le vénérable abbé, je rencontrai ses yeux, qui cherchaient à deviner toute ma pensée. Je fus surpris de l'expression de son visage : « J'avais une meilleure opinion de vous, reprit M. de Latour. Le mot de religion a besoin d'être médité, il comprend trop d'immenses pensées pour le prononcer inconsidérément et pour que de jeunes étourdis, qui ne réfléchissent que sur leurs plaisirs, puissent l'entendre sans le trouver ridicule; l'expression de morale présente une idée moins élevée, mais elle n'est pas davantage à l'abri de leurs plaisanteries; je ne sais plus maintenant de quels mots me servir avec vous : ceux de religion, de morale et de devoir, quand on a passé un certain temps sans

les entendre, n'ont plus qu'un son étrange et un sens faux et incomplet que leur prête l'esprit pour les livrer plus facilement à la dérision; je connais peu les usages qui règlent ce que vous nommez une affaire d'honneur; mais la simple équité, selon moi, s'oppose à ce qu'un homme sans parens puisse en provoquer un autre et se mesurer avec lui, lorsque de la mort ou de la vie de celui-là dépend le bonheur ou la désolation de toute une famille! Émile, vous niez que l'existence ait pour vous aucun prix; quel mérite avez-vous donc, j'en appelle à vous, à risquer si peu contre un jeune homme qui a tout à perdre? Les armes sont-elles égales? Avez-vous un nom, des parens, une fortune? Il faut vous le rappeler, puisque vous l'avez oublié : vous n'avez pas de parens, vous n'avez pas de nom, vous n'avez pas de fortune,

et vous vous plaignez de n'avoir pas de bonheur. Ah! je le vois à la seule expression de votre visage, j'ai encore conservé quelque empire sur votre esprit, et vous n'avez pas perdu toute votre délicatesse. Émile, vous n'abuserez pas d'un secret que je ne dois plus vous taire : ce jeune Édouard est votre frère. Si vous l'eussiez tué! »

Je restai interdit longtemps sans pouvoir prendre la parole ; l'abbé de Latour rompit le silence le premier : « Cette confidence vient-elle trop tard? dit-il. » Je rougis, et je m'écriai : « Je suis le plus malheureux des hommes! » M. de Latour devint pâle : « Que voulez-vous dire? — De grâce, de grâce, laissez-moi sortir. — Je ne vous retiens pas, allez, monsieur, puisque ma confiance n'excite pas la vôtre davantage. » J'étais prêt à m'éloigner, je restai interdit au

ton froid avec lequel M. de Latour avait prononcé ces paroles : « Puisqu'il faut vous le dire, sachez qu'hier, dans mon désespoir de n'avoir point de parens, en écoutant cet Édouard s'entretenir complaisamment des siens, je crus venger le malheur de ma naissance en le plaisantant sur la liaison trop connue que sa mère a eue si longtemps avec le général d'Harcourt..... Les amis d'Édouard furent les premiers à rire de sa confusion. Il prit un prétexte pour sortir, mais en nous quittant il m'adressa un regard expressif auquel je ne fis d'abord nulle attention, tout fier que j'étais de ce honteux triomphe ; mais un pressentiment m'assure en ce moment que j'aurai de ses nouvelles. — Malheureux! me dit l'abbé de Latour, c'est à cette liaison entre la comtesse de Fontenay et le général d'Harcourt que vous devez lejour.—J'ai

donc des parens? repris-je vivement avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, mais qui dura moins de temps qu'il n'en fallut pour l'exprimer. Le général d'Harcourt est donc mon père? continuai-je avec embarras. — Émile, me dit M. de Latour, il faut envoyer chez vous. — J'irai moi-même; s'il y a une lettre, je reviendrai vous l'apporter; vous me donnerez vos conseils. Ah! monsieur, je suis bien malheureux! — Je vous attendrai.» Le vénérable abbé me tendit la main, je la pressai contre mon cœur et je sortis. J'avais besoin d'être seul.

En retournant chez moi, mille pensées désolantes oppressaient mon cœur et occupaient mon esprit; je me mis par instinct à courir pour m'y soustraire, comme on fuit devant un ennemi nocturne qui vous poursuit.

Plusieurs lettres m'attendaient à mon retour; je les pris avec trouble, et aussitôt

que je fus renfermé chez moi, je me jetai ,sur un siége et me livrai à mes réflexions sans avoir le désir de m'assurer si, parmi ces lettres, il se trouvait un défi de cet Édouard que j'aurais eu tant de plaisir à aimer depuis que j'avais appris qu'il était mon frère. Il y a des mots qui ont une puissance irrésistible et un son magique; on dirait qu'ils contiennent le secret de notre caractère et qu'il suffit de les prononcer pour le gouverner. « Qu'il est doux d'avoir une mère à défendre! m'écriai-je en m'élançant avec transport et parcourant ma chambre à grands pas; Édouard, que vous êtes heureux! vous ne serez jamais réduit à l'extrémité de mépriser votre mère sans pouvoir vous abuser. C'est un sentiment horrible!

» Votre amour pour elle s'entoure d'il-

lusions et vous préserve d'affreuses vérités; Édouard, que vous êtes heureux, et que je me semble vil à moi-même!

» J'expie cruellement ce tort où m'entraîna une honteuse vanité lorsque je fus assez lâche pour vous insulter dans ce que le cœur doit avoir de plus cher et de plus sacré, la réputation d'une mère! Étais-je alors devenu insensible, avais-je donc oublié l'honneur et la générosité? Erreur funeste! j'aurais dû savoir qu'on n'asservit pas son caractère à des systèmes, et que s'il est facile de se lancer dans un travers, il ne l'est plus de se retenir; j'aurais dû savoir qu'il n'y a que les êtres sans passion, que la raison et l'intérêt conduisent, qui puissent se composer un maintien sans danger, mais qu'avec de la sensibilité et de l'imagination on n'évite un excès que

pour tomber dans un autre, et qu'il n'y a d'efforts à faire que pour se modérer.

» Il ne manquait au malheur de ma vie que le malheur d'injurier ma mère et l'alternative d'apprendre à son fils, en me nommant, tous les torts de sa conduite, ou de me battre avec mon frère... Édouard! si je vous donne ce nom, me repousserez-vous? et n'aurez-vous point à me dire: « Si je ne peux désormais estimer ma mère, je puis encore moins vous aimer; j'étais heureux... » Édouard, n'achevez pas; j'ai dû vous paraître orgueilleux, méprisable, envieux; je ne me montrerai point cruel, je fuirai. Le monde m'appellera lâche, peu m'importe; mon existence est dévouée à la honte, je subirai ma destinée; je fuirai. Fuir! et si mon père un jour, rappelé à la nature par le remords, redemandait le fils auquel

il a donné la vie, ne s'empresserait-on pas de lui répondre? « Il a disparu la veille d'une affaire d'honneur. » Oh! c'est alors qu'il pourrait s'applaudir de m'avoir privé de son nom, et croire que je n'étais pas digne d'une naissance autre que celle que jai reçue. Que faire? »

N'est-il pas extraordinaire et remarquable qu'après un événement malheureux, tous les accidens viennent se mettre à leur place et le compliquer comme si une main invisible prenait soin de les ranger?

J'ouvre une lettre au hasard parmi celles qui me sont remises; toutes leurs suscriptions m'étaient également inconnues; celle que je prends la première est précisément d'Édouard.

Je n'en saisis que quelques mots à travers

les larmes qui restaient dans mes yeux et soulevaient mes paupières sans pouvoir en sortir, comme ces chagrins que l'âme a besoin de confier et qu'elle s'obstine à contenir. Mais pour deviner le contenu de cette lettre, il m'était inutile de la lire; elle finissait ainsi : « Le choix des armes m'importe peu, je vous l'abandonne; je me trouverai demain, avec deux témoins, à l'heure et à l'endroit que vous indiquerez.

» Édouard de Fontenay. »

Que faire? me demandai-je; et absorbé par la douleur, je n'avais pas cessé de souffrir, mais je ne me souvenais plus que vaguement de ce qui m'accablait; mes pensées n'avaient plus d'objet, j'étais tombé dans cet état d'apathie qui suspend toutes les facultés de l'âme et ne lui laisse que le sentiment de son mal.

Je ne sortis de cette situation qu'à l'arrivée de l'abbé de Latour, que j'avais oublié et que l'inquiétude amenait. Je lui montrai la lettre, il la lut, et me regardant avec une émotion qu'il s'efforçait vainement de cacher : « Que comptez-vous faire? — Je l'ignore. » L'abbé de Latour parut agité : « J'aurais dû, disait-il à demi-voix, lui révéler plus tôt le secret de sa naissance; c'est à ma discrétion qu'il faut attribuer tous les malheurs qui lui arrivent. Funeste silence!.... Émile, reprit avec tristesse cet homme vénérable, je m'intéresse à vous; vos réponses vagues et votre air décidé s'accordent mal; vous me cachez quelque chose. Comme vous êtes pâle! » Et me prenant la main : « Vous êtes malade? Je resterai près de vous; mais cette affaire de demain comment l'éviter? comment l'arranger? Il faut prendre un parti. — Je ne

puis parler, je ne puis vous répondre, mes idées sont confuses, je ne sais ce que je ferai, je ne veux point y réfléchir. Eh! monsieur, de grâce, laissez-moi. — Émile! » Ce fut le seul mot que l'abbé de Latour prononça; mais il y avait dans l'expression qu'il y mit tant de reproche et tant de bonté! Il sortit; je voulus le rappeler, et comme si j'avais perdu la mémoire, je ne pus trouver une parole pour le retenir. Je restai seul; une fièvre ardente brûlait mon sang, et cette fièvre s'augmentait encore de la crainte de ne pouvoir me soutenir le lendemain. On m'apporta les pistolets que j'avais fait demander. J'écrivis sur-le-champ à Édouard une lettre dans laquelle j'indiquai le lieu du rendez-vous et les armes que j'avais choisies; je pris pour mes témoins ceux qui avaient été présens à l'entretien qui avait provoqué un duel entre deux frères.

Je mis ordre à mes affaires, et il me parut que je devenais plus tranquille; je me jetai sur mon lit. La lumière m'importunait, j'éteignis ma lampe; mais l'obscurité me déplaisait encore plus, et je la rallumai. Quand on souffre on change souvent de désirs, car on ne se sent bien nulle part, et l'on cherche à distraire sa douleur par des caprices. A peine étais-je couché que j'éprouvai le besoin de me relever; j'allais de mon canapé à mon lit, de mon lit aux pistolets, que j'avais fait mettre sur une table; je les examinais, je les retournais, j'essayais les batteries, et absorbé par divers projets, diverses résolutions, qui ne se présentaient encore que dans le vague, j'appuyai sans réflexion sur une détente et le coup partit. La balle renversa la lampe et atteignit mon lit.

La porte s'ouvrit brusquement; l'obscurité ne laissait rien apercevoir; mais au seul son de la voix, je reconnus l'abbé de Latour. Cet excellent homme, en me quittant, ne m'avait point abandonné et veillait sur moi de la chambre attenant à la mienne. Je tombai dans ses bras, je le rassurai : « Ah! me dit-il, j'ai cru que vous ne vous étiez soustrait à un crime que par un autre crime, j'ai frémi... » Depuis ce jour la pensée d'un suicide est restée ineffaçable dans mon âme.

Ma distraction, qui pouvait avoir de si funestes résultats, n'eut aucune suite fâcheuse. Cette détonation inattendue remit de l'ordre dans mes idées en leur donnant une forte secousse; il me fut plus facile de réfléchir au parti que je devais prendre. L'heure approchait, mes témoins arrivèrent;

je pris la main de l'abbé de Latour, elle était glacée : « Ne craignez rien, lui dis-je, je saurai conserver votre estime. »

La profondeur d'esprit de cet ecclésiastique, ses nombreuses connaissances, ne diminuaient pas la foi qu'il avait dans sa religion, ainsi que la sévérité de son maintien n'ôtait rien à la sensibilité de son cœur.

Ses cheveux gris annonçaient le passage entre la virilité et la vieillesse ; je crois qu'il avait soixante ans : son visage annonçait le recueillement, il y avait de l'onction dans ses paroles et toujours de la dignité. Depuis que je le connaissais, jamais sa conduite n'avait fourni le sujet du plus léger reproche. Au collége où j'étais, jamais il n'avait compromis son autorité par une

injustice; il était toujours juge en dernier ressort.

Son extrême indulgence pour tous les torts, sa modération, lui attiraient la confiance, et lorsqu'on voit si souvent l'habit de ministre de la religion livré à une audacieuse dérision, l'abbé de Latour était partout l'objet du respect et de la vénération : sa piété était communicative, parce qu'elle était éclairée et sincère.

J'allais partir... Il avait bien acquis le droit de m'imposer ses conseils; il ne m'adressa aucune question sur mes projets : il connaissait les hommes, et savait qu'on ne les excite pas à la générosité par la méfiance, et qu'il suffit le plus souvent de paraître les croire facilement sur parole pour les engager fortement d'honneur.

Quatre heures sonnèrent. L'abbé de Latour m'ouvrit ses bras, je m'y précipitai en le nommant mon véritable père... Et je partis. Il me semble qu'alors je n'eusse pas été fâché de mourir, tant le regard expressif de cet homme vénérable avait paru me promettre de cette félicité céleste que l'âme pressent et espère lors même que l'esprit n'ose pas y croire.

Le mystère qu'il faut mettre à tous les apprêts d'un duel, ces apprêts mêmes, ont quelque chose d'horrible; les soins, les précautions qu'il faut prendre, le secret qu'il faut garder, tout cela ressemble aux préparatifs d'un crime.

Ces préparatifs peuvent n'avoir rien d'horrible lorsque l'homme, altéré par la

haine ou le ressentiment, a soif de vengeance; mais lorsque le cœur est sans fiel et que l'imagination n'a pas usé toutes les douces émotions, il faut pour ne pas s'effrayer de la pensée toujours affreuse d'un duel toute la force d'un préjugé qui résiste aux lois mêmes qui le condamnent.

Exact au rendez-vous, Édouard m'avait devancé de quelques minutes.

Aussitôt que les témoins furent convenus des faits, je m'approchai d'eux. Édouard avait gardé le silence; je laissai préparer les pistolets, et lorsqu'on nous les remit, je pris la parole, quoique ma voix fût extrêmement émue : « Je ne crois pas qu'il y ait de lâcheté, dis-je à mes témoins, dans l'aveu d'un tort : si monsieur se contente d'excuses, je suis prêt à les lui faire telles qu'il les exigera. » Édouard me tendit la main avec

générosité; mais un des témoins dit assez haut pour que je l'entendisse : « Quand on doit faire des rétractations et des excuses, on n'attend pas qu'une affaire soit à sa dernière extrémité.—Je vous demande pardon, monsieur, lui dis-je vivement; je ne me suis rendu sur le terrain que pour donner à ma rétractation la solennité qu'elle devait avoir, et si j'ai attendu que les armes fussent prêtes, c'est afin de n'avoir pas d'explication à donner sur ma conduite à ceux qui ne sauraient point la comprendre... Je vous demande, dis-je à Édouard, comme preuve de la sincérité de notre réconciliation, de me servir de témoin, puisque je suis obligé d'apprendre à monsieur qu'on peut convenir de ses torts sans manquer de courage. »

On essaya vainement de concilier cette af-

faire. Mon adversaire était brave, mais plus violent encore; il saisit un des pistolets, s'éloigna de moi de dix pas, donna impérieusement aux témoins l'ordre de faire un signal pour tirer ensemble : mais il ne l'attendit pas, car je ne fus averti de ce signal qu'en sentant une balle déchirer mes habits et me percer le bras gauche, que j'avais appuyé sur la hanche... Une vive souffrance m'excitait à l'emportement. Je fus encore assez maître de moi pour remettre avec un sang-froid apparent entre les mains d'un de mes témoins l'arme que la douleur faisait trembler dans les miennes.

La générosité n'est peut-être pas la manière la moins cruelle de se venger d'un tort et d'humilier l'amour-propre ; aussi mon adversaire me contesta vivement le droit d'agir comme je venais de le faire.

Édouard intervint, fit panser mon bras, termina l'affaire par des paroles d'usage et m'offrit de me ramener chez moi. Je refusai cette avance délicate qui charmait intérieurement mon cœur; nous nous serrâmes affectueusement la main, et je compris en le quittant que ma conduite venait de lui faire oublier ce que mes plaisanteries avaient eu de méprisable et d'inconvenant, car il faut avoir de la bassesse dans le cœur ou de l'ivresse dans l'esprit pour insulter un homme dans une de ses affections. Si tous les sentimens sont respectables, la piété filiale doit être sacrée comme l'attachement qui honore le plus le cœur et le caractère.

Le plaisir et la souffrance sont les deux seules aiguilles qui devraient marquer les heures et déterminer la durée des jours. Peut-on assujettir au mécanisme régulier d'une montre les joies ou les douleurs qui composent notre frêle existence? Ce mouvement toujours égal irrite l'impatience, ajoute à l'ennui : que l'on souffre ou que l'on attende, le regard s'attache au ca-

dran, en mesure mille fois le tour avant que l'aiguille trop lente l'ait parcouru une fois; que l'on soit heureux, le temps a passé avant qu'on ait songé à calculer la course de ce vieillard indompté, qui se dérobe quand on veut le retenir et s'arrête quand on cherche à le presser. Non, les heures n'ont pas la même durée pour l'indifférence et pour l'amour, pour le plaisir et pour la douleur, pour la jouissance et pour l'attente, et quand je voudrai savoir combien de temps j'ai vécu, ce n'est pas ma montre que je consulterai, je demanderai à mon esprit ce qu'il a produit d'idées, à mon cœur ce qu'il a ressenti d'émotions.

L'existence la plus longue est cette existence monotone qui languit dans le dégoût, cette vie incomplète qui s'use à désirer vainement.

Quand on ne tient au monde par aucune sorte de liens, par aucune espèce d'intérêts; quand on est réduit, dès son enfance, au plus affreux isolement, forcé que l'on est de se défier des avances des hommes le plus souvent prêts à abuser de la bonne foi et de l'inexpérience, et qu'à vingt ans on n'a pas une femme dans l'âme de laquelle on puisse verser le trop-plein de sa vie ou un ami pour en partager les peines, alors quel vide dans l'existence, et comment le remplir? On est perdu si l'on se décourage; et pour résister à l'ennui de soi-même, de combien d'énergie le caractère a-t-il besoin d'être doué?

Le malheur d'une naissance illégitime n'est pas seulement le malheur de n'avoir pas de nom, si vivement que l'amour-propre puisse s'en affecter : on oublie

plus difficilement l'abandon de ses parens, parce que tout le rappelle. Il semble que le sentier de la vie soit plus difficile lorsqu'il n'a été préparé par nul être qui s'intéresse à votre bonheur; il semble que plus on est faible, plus les obstacles se multiplient, et que moins on a de soutien, plus on éprouve d'injustices; peut-être aussi, quand il faut se guider seul dans la foule, est-on plus défiant parce qu'on ose moins s'abandonner, plus sensible parce qu'on restreint plus en soi ce qu'on éprouve et plus susceptible parce que l'amour-propre est moins satisfait.

Il est difficile à l'être le moins envieux de voir sans un retour pénible sur lui-même la prévoyance — soit tendresse ou vanité — avec laquelle tant de pères préparent l'avenir de leurs enfans, les soins dont une

mère a embelli leur enfance, tous les soins qu'elle met encore à écarter de leur jeunesse les nuages qui peuvent l'obscurcir, et, sans être exigeant, il est difficile de se sentir étranger au milieu de toutes les classes de la société sans qu'il échappe un soupir, non d'envie mais de regret.

Ce duel, en me faisant rentrer en moi-même, avait rendu au malheur de ma naissance comme une vivacité nouvelle; plus je réfléchissais sur ma position, plus je la trouvais désespérante : mon imagination n'entrevoyait pas d'avenir, mon cœur pouvait encore moins demander des consolations au passé. Je dus chercher dans mon caractère assez d'énergie pour le délivrer de ce dégoût profond de la vie qui était venu annihiler mon existence; c'est alors que ces réflexions furent jetées sur le papier. Ma-

thilde, ne vous étonnez point de trouver dans ces pensées tant d'incohérence : tracées rapidement dans le moment qui les inspire, j'essaie aujourd'hui de les réunir; ce sont des souvenirs que je cherche à lier, des fragmens épars que je retrouve et que je mets en ordre; ils peuvent être incomplets et diffus, mais ils ne contiennent rien d'exagéré, puisque je n'ai rien à rétracter.

Rousseau, que des êtres froids n'ont pas su comprendre et qu'ils n'ont pas craint de calomnier, nous a révélé toutes les souffrances qui naissent d'une sensibilité et d'un orgueil trop vivement concentrés, et les écarts où ils peuvent entraîner... Rousseau fut aussi jeté dans le monde comme un enfant perdu, avec une éducation imparfaite et sans nulle fortune. Cou-

pable de torts qu'il pouvait cacher, on n'a pas craint d'accuser son caractère de bassesse quand il avait si bien la conscience de sa délicatesse qu'il n'a pas rougi de les avouer.

Son orgueil et sa sensibilité avaient trop souffert dans sa jeunesse errante; Rousseau était devenu susceptible et défiant en même temps qu'il devint célèbre. Si longtemps délaissé, il ne fut recherché que lorsque son génie l'eut mis à la mode; mais alors il ne lui était plus donné d'avoir un ami, parce que le cœur, lorsqu'il a pris l'habitude de se replier sur lui-même et de renfermer ses secrets, ne s'ouvre plus à la confiance et n'est plus susceptible d'épanchement. De quoi l'accuse-t-on ? d'un excès d'amour-propre. Est-on si coupable de rejeter orgueilleusement des offres qui ne

sont faites que par la vanité d'hommes qui n'aspirent à devenir les bienfaiteurs du génie que pour déverser sur eux-mêmes un rayon détourné de son auréole de gloire et faire parvenir à la postérité le souvenir de leur nullité à l'ombre d'une grande réputation? Et alors même que quelques-unes de ces offres eussent été dictées par l'amitié, un vieillard est-il si coupable de méconnaître la sincérité de quelques avances après avoir été l'objet de tant de calomnies et d'intrigues? Certes il est facile de se tromper, puisque le caractère de Jean-Jacques a pu être si mal apprécié.

Comme lui, la pensée d'une injustice me révolte, et le seul nom de Rousseau, dont je voulais citer un passage, m'a entraîné à faire, non de sa conduite, mais de son caractère, une justification dont il

n'aura pas besoin près de vous, Mathilde, quand vous aurez étudié ses ouvrages, car votre cœur bienveillant et votre esprit juste comprendront facilement les erreurs qui naissent d'une imagination ardente, exaltée par la douleur et que des parens n'ont jamais pris le soin de diriger par leurs conseils.

Tel est le malheur d'être jeté dans la vie sans guide que ce n'est qu'en se brisant contre les écueils qu'on apprend à les éviter; et à l'âge des illusions, livré à la merci des événemens, il est bien rare, quand on attend d'eux seuls son expérience, qu'on n'en soit pas toujours la victime.

« Sans doute il y a du courage à souffrir
» avec constance les maux qu'on ne peut
» éviter, mais il n'y a qu'un insensé qui
» souffre volontairement ceux dont il peut
» s'exempter sans mal faire, et c'est souvent
» un très-grand mal d'endurer un mal sans
» nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer
» d'une vie douloureuse par une prompte
» mort ressemble à celui qui aime mieux

» laisser envenimer une plaie que de la li-
» vrer au fer salutaire du chirurgien....

» Celui qui ne tient à rien, celui que le
» ciel a réduit à vivre seul sur la terre, ce-
» lui dont la malheureuse existence ne put
» produire aucun bien, pourquoi n'aurait-
» il pas le droit de quitter un séjour où ses
» plaintes sont importunes et ses maux sans
» utilité? »

Aucuns liens ne m'attachent à la vie... Plus que mon sort peut-être, mon caractère est malheureux; une imagination se récréant à se désespérer, un orgueil s'irritant de ses propres souffrances, une ambition excessive stimulée par des souhaits stériles, un besoin ardent d'aimer, de la bizarrerie, de l'exigence... Mathilde, j'arrache une page à mon

portrait. Ne pas avouer tous ses défauts, est-ce les cacher?

Si j'analyse mon avenir présumable, j'userai ma jeunesse à me créer des ressources pour l'âge où je n'aurai plus de jouissances. Au-dessous de cette obscure médiocrité qui rétrécit mon existence, si j'abaisse les regards, je verrai une classe livrée à tout ce que la misère a de plus affreux; mon cœur sera sans cesse déchiré à la vue d'êtres en proie à tous les besoins sans pouvoir en soulager aucun. Je le demande, n'est-il pas des positions où, même en regardant au-dessous de soi, la comparaison n'est pas un moyen de bonheur?

Si mes regards, au contraire, se reportent plus haut, s'ils s'arrêtent sur un poste éminent occupé par un de ces hommes qui

n'arrivent au pouvoir avec d'étroites capacités qu'à la seule recommandation d'un nom ou à la faveur d'un caractère souple et rampant, je ne puis me défendre de cette irritation que donne le sentiment d'une injustice commise.

Le cœur lui-même n'échappe pas à l'obligation de se rapetisser au niveau du sort et de la condition où le hasard a placé l'homme.

Malheur à celui dont l'âme passionnée aura été emportée par delà cette ligne de démarcation tracée par la vanité ou la fortune! Malheur à celui dont les sentimens n'ont pu s'astreindre aux lois des convenances! L'entraînement n'est point une excuse. Un amour malheureux n'excite plus l'intérêt que dans les romans : dans nos mœurs c'est un ridicule et une folie.

Qu'est-ce donc que cette existence qui suffit à tant d'êtres qui se trouvent heureux ?

Les hommes sont partagés en trois classes : celle qui est privilégiée a mille dégoûts pour une jouissance ; celle intermédiaire, mille privations pour un plaisir ; et la dernière?... La dernière, avilie par la misère, n'a rien qui mérite le nom ni de dégoûts ni de plaisirs; elle a, pour la plupart des êtres qui la composent, l'existence purement animale des brutes. Ces êtres-là sont peut-être les moins malheureux. Si vous avez ce véritable orgueil indépendant des circonstances, cet élan du mérite; si vous avez un cœur sensible, ne souhaitez jamais cet état intermédiaire qui place entre les grands qu'il faut ménager et le pauvre que l'on voudrait secourir, entre le ton protecteur

qui blesse et la prière qui afflige... où l'on ne peut regarder au-dessus comme au-dessous de soi sans qu'il ne naisse de l'un de ces deux rapprochemens une de ces tristes pensées qui dépouillent l'existence du charme qu'elle a pour le plus grand nombre.

Le mot de besoin n'excite aujourd'hui que le sourire du riche ; il semble que l'indigent qui implore sa pitié ne s'adresse à lui que pour l'abuser. Que de gens qui, depuis qu'ils ont tout ce qu'ils désirent, ne croient plus à la réalité du besoin, et qui, depuis qu'ils sont opulens, prétendent que la pitié n'est qu'une erreur.

Plus l'argent acquiert de valeur, plus les hommes deviennent égoïstes, et plus la vie sociale paraît pauvre et dépouillée.

Au reste que doit m'importer le monde? je n'appartiens à aucune classe, je ne peux soulager aucuns maux, je ne peux faire aucun bien! Enfin que m'importe le monde? Ne suis-je pas étranger à tous? Ma mort n'excitera nul regret, ne coûtera aucune larme. Et que suis-je?... Innocent de ma naissance, sans patrimoine et sans nom, je n'ai reçu de la nature qu'un seul droit : peut-on me le contester? La mort, avec son cortége de croyances et de doutes, n'est-elle pas assez terrible? Faut-il pour effrayer ma conscience y ajouter encore la pensée d'un crime?

Je le sens, à vingt ans on peut être mécontent de son sort, mais on n'est pas encore détaché de la vie : l'espérance, ce mirage qui nous abuse jusqu'à la tombe en nous y conduisant, glace le courage, en-

chaîne la volonté. Non, à vingt ans ce n'est pas de la vie dont il est difficile de se défaire, c'est de l'espérance.

Est-il une expression dont l'indifférence soit moins avare et qui donne plus envie de se décourager que ces mots : « *Du courage.* » Oh ! si ce n'est que pour se dispenser de plaindre celui qui souffre qu'on vient insulter à sa douleur par cette locution bannale, il est aussi facile de garder le silence. L'homme susceptible d'énergie n'a jamais besoin de pitié.

Les imaginations ardentes succombent facilement à l'ennui, non à l'ennui qui vient de l'inaction, celui-là n'accable que les sots, mais à cet ennui profond qui naît du vide de l'existence, rouille l'âme et paralyse l'esprit.

Dans cet état, l'homme, dégoûté de tout, ne jouit de rien; le breuvage de la vie ne semble plus à son palais malade qu'un calice amer qu'il craint de vider et qu'il achève lentement goutte à goutte.

Aucuns remèdes n'existent contre cet affreux anéantissement; les jouissances sont vides, les plaisirs sans saveur.

Le dégoût de soi-même fait de rapides progrès dans l'isolement, quand on n'est pas d'ailleurs rattaché à la vie par les inté-

rêts et les détails d'un intérieur et retenu par quelque affection. Il faut vous l'avouer, Mathilde, accablé de ma nullité, je fis sur mes jours une tentative que votre bonté chercherait à justifier si vos idées religieuses ne vous faisaient regarder un pareil essai comme une criminelle offense envers Dieu.

Il en était, je crois, de mes pistolets comme de mon existence, ils s'étaient usés dans leur inutilité : depuis qu'ils m'appartenaient, jamais ils n'avaient servi. Je les plaçai tous les deux sur mon secrétaire, et ce fut pour ainsi dire sous leur dictée que j'écrivis à mon père et à ma mère une lettre fort longue que depuis j'ai déchirée. J'ai oublié ce que ces deux lettres contenaient ; je me souviens seulement qu'elles ne renfermaient aucun reproche. L'arme était appuyée sur mon cœur, et telle est encore la puissance

de la vanité humaine à l'instant de la mort, que je n'ai jamais pu surmonter l'horreur de me mutiler le visage en me faisant sauter la cervelle! L'arme rendait à ma main tous les battemens de mon cœur : il était agité. Enfin la détente s'abattit; mais elle s'abattit deux fois sans que l'amorce brûlât. Un instant ma résolution fut ébranlée par ce contre-temps; je versai quelques larmes, m'éloignai deux fois de mon secrétaire et deux fois j'y revins. Honteux de ma lâcheté, je saisis le second pistolet. Mon esprit était assiégé de trop de réflexions pour me laisser le calme d'ajuster : le coup partit, et quoique mes yeux se fussent déjà voilés, je crus voir la balle quand je la sentis me déchirer les chairs et traverser mon épaule : c'était précisément le bras où j'avais été blessé en duel, et il était encore soutenu par une écharpe. Je tombai sans connaissance sur le parquet;

Mon premier mot en retrouvant la vie fut celui de ma première pensée, le regret de renaître en quelque sorte une seconde fois sans avoir retrouvé ni mon père ni ma mère.

Il y aurait un caractère intéressant à développer dans un roman ; ce serait celui d'un jeune homme né comme moi sans famille, sans fortune, suffisant à tout ce qui lui manquerait par sa seule énergie, et dont les forces croîtraient avec les obstacles ; un jeune homme qui se placerait au-dessus d'une telle position par un tel caractère qui, loin de se laisser abattre par les diffi-

cultés, ne penserait qu'à les vaincre, et, esclave seulement de ses devoirs et de sa délicatesse, aurait su parvenir, en conservant son indépendance, à un poste assez élevé pour attirer sur lui les regards de la foule et se venger ainsi de son ancien abandon. Ce jeune homme n'exciterait pas seulement l'estime : son caractère, tracé par un homme de talent pénétré fortement de son sujet, serait peut-être le développement de morale le plus important; il remonterait aux droits primitifs de l'homme, toucherait à toutes les conditions sociales et appellerait l'attention du philosophe et du législateur sur des questions qui n'ont pas encore été soulevées ou qui, présentées autrefois sous un autre jour, ont reçu des décisions qui ne sont plus dignes des progrès que le siècle a faits dans la science de l'homme et de ses droits.

Un tel caractère serait sans doute un modèle. Mais si nous pouvons modifier notre caractère, je ne crois pas qu'il nous soit donné de le changer : je dois le savoir, car tous mes efforts ont été vains pour ployer le mien et l'accoutumer au malheur de ma position.

L'homme qui a reçu de la nature une vraie sensibilité peut s'étourdir un instant; mais son cœur le ramène avec plus de force à ses méditations. Ce savoir de glisser légèrement sur la vie, de ne s'attacher à rien pour que rien ne retienne; cet art de plaisanter pour se dispenser d'approfondir; ce secret de combler le vide de l'existence en multipliant les détails, n'appartiennent qu'à l'imagination bornée et à la sécheresse de l'âme : et doit-on envier à l'insouciance ce triste privilége d'une philosophie fausse

qui se préserve, il est vrai, des épines de la rose en se bornant à l'effeuiller, mais aussi qui la fane sans jouir de son parfum?

Très-affaibli par une perte considérable de sang, je me trouvai étendu sur mon lit quand je revins à moi ; j'essayai de soulever mon bras pour me convaincre que mon retour à la vie n'était point un rêve de la tombe ; j'entr'ouvris les yeux pour me reconnaître, et mes paupières s'abaissèrent pour retenir une larme lorsque je n'aperçus autour de moi que l'homme qui me servait

et un officier de justice occupé à dresser son procès-verbal.

Le premier mouvement des gens qui me servaient avait été d'envoyer chercher un commissaire avant de s'assurer seulement si j'existais encore et si j'avais besoin de secours! Je ne puis dire quel sentiment douloureux j'éprouvai à sa vue... Un commissaire de police, lorsqu'il m'eût été si doux de rencontrer le regard d'une mère, dût-il avoir l'expression la plus sévère du reproche! Et quand j'entendis ces mots : « Il n'est pas mort » prononcés avec ce ton sec et joyeux de l'égoïsme qui échappe à une crainte ou à un danger, alors j'aurais donné ce qui me restait de sang dans les veines pour pouvoir crier à ces êtres qui m'entouraient de me laisser mourir en repos.

On pansa ma blessure; elle était profonde,

mais elle n'était pas dangereuse. Le plus grand calme me fut prescrit; mais était-il possible à mon imagination?

Je souffrais..... je souffrais de la douleur aiguë qu'avait laissée le passage de la balle; cette douleur m'arrachait souvent un cri; mais ce n'était rien, non ce n'était rien près de cette souffrance que j'éprouvais de n'apercevoir sur le visage de ceux qui m'approchaient que l'expression de cette curiosité avide qui se venge par une cruelle ironie des secrets qu'elle ne peut pénétrer.

Que de fois je portai la main à mon épaule fracassée, tenté d'arracher l'appareil mis sur la blessure, en considérant l'isolement où je me trouvais, et que de fois j'ai rougi de cet abandon vis-à-vis de ceux qui me soignaient. J'aurais moins souffert si j'eusse

été seul; mon cœur n'en aurait pas moins été navré, mais mon orgueil n'eût pas été si durement humilié.

Une fièvre ardente s'empara de mon cerveau. Ce que j'ai su depuis, c'est que dans mon délire je prononçais toujours les mêmes mots : une seule pensée m'occupait, j'appelais mon père et ma mère, et lorsque le médecin qui me donnait des soins s'étonna de ne voir au chevet de mon lit aucun de mes parens ou aucun de mes amis, on lui répondit qu'on ne m'en connaissait pas.

Le seul abbé de Latour vint me voir souvent, mais il ne m'était pas possible alors de le reconnaître, et lorsque je le revis depuis il ne m'adressa aucun reproche, ne me parla point d'une tentative malheureuse qu'il jugeait sévèrement. Je n'osai m'infor-

mer si mes parens en avaient été instruits: son extrême réserve aurait seule interdit la confiance quand son âge l'aurait permise au mien.

Ne dirait-on pas que la mort s'éloigne de l'infortuné qui l'appelle et qu'elle ne respecte que les victimes que le malheur a marquées de son sceau? Tandis que j'échappe à mon désespoir, aux dangers d'une fièvre presque toujours mortelle — moi dont l'existence n'intéresse personne, — votre sœur, Mathilde, jeune et jolie, idolâtrée de ses parens, dont l'âme pure s'élevait sans cesse vers Dieu pour le remercier du bonheur qu'elle croyait lui devoir, du bonheur même qu'elle espérait, Armandine est retirée de la vie, enlevée à l'affection de toute une famille que sa perte réduit à la douleur. Ah! la mort choisit-elle donc ceux qu'elle

frappe? ou faut-il croire, en voyant les êtres les moins dignes d'estime et de bonheur le plus souvent prospérer et le plus longuement jouir, que l'existence n'est qu'un noviciat et que l'Être suprême ne leur laisse user cette vie qu'afin de retarder pour eux une vie meilleure qui commence à la mort?

Enfin, après un mois du plus affreux délire et des souffrances les plus aiguës, placé pour ainsi dire entre l'existence, que je ne pouvais ressaisir et la mort qui m'échappait, je recouvrai la santé. Mon bras était encore suspendu dans l'écharpe qui le soutenait lorsque je vous vis, Mathilde, pour la première fois.

Je craignais vos questions, je ne craignais pas moins les conjectures que vous pouviez faire sur l'accident qui me privait de l'usage

de mon bras : je craignais de vous paraître querelleur, duelliste; je craignais plus encore que vous n'apprissiez l'attentat d'un infortuné sur ses jours. Sans doute, malgré les idées communes sur le suicide, il est plus facile de plaindre que de condamner celui qui s'est défait d'une existence qu'il ne pouvait supporter; mais quand il survit à sa funeste tentative, on est moins disposé à la pitié qu'au mépris. Ah! Mathilde, en pensant ainsi j'osais me mettre à votre place pour me juger : je rougis, je me troublai, persuadé que j'ai toujours été que le suicide est un bien dès que l'existence est un mal, que Dieu est trop puissant pour punir la faiblesse, et qu'il s'élève trop au-dessus des hommes pour voir comme eux un crime dans le malheur.

Mathilde, j'adore en vous le mysticisme

qui trahit le besoin d'aimer jusqu'à ses devoirs, j'adore ces idées religieuses qui donnent à votre esprit tant d'exaltation et tant de générosité, mais je ne les partage pas toutes.

Le sentiment de la religion doit se trouver au fond de tous les cœurs; et à moins de n'avoir reçu qu'une âme incomplète, il me semble impossible de se trouver jeté dans l'immensité sans reporter sa pensée vers un Être suprême. Mathilde, je crois que toutes les religions sont bonnes, je crois que, hors le fatanisme, toutes les erreurs des cultes obtiendront grâce devant Dieu, car notre ignorance est aussi son ouvrage; et si les hommes se trompent dans les hommages qu'ils lui adressent, ce n'en est pas moins la reconnaissance et le respect qui les dictent.

Mathilde, je crois qu'un honnête homme qui fait le bien pour satisfaire à sa conscience peut dire sans vouloir être rangé dans aucune secte: «J'adopte toutes les idées religieuses qui peuvent élever l'esprit, je rejette celle qui le rétrécissent.....» Et s'il fallait décider entre toutes les religions établies celle qui me paraît la meilleure, je répondrais : — la plus tolérante; — car, selon moi, Mathilde, une religion n'est pas une croyance qui se transmet, c'est un sentiment que l'imagination détermine, et l'idée que l'on a de Dieu se lie trop à toutes les autres idées pour l'admettre au moins sans discussion. Dieu existe!

Quiconque a reçu la faculté de sentir et de penser ne peut nier cette mystérieuse assertion; mais quiconque aussi voudra prouver l'existence de Dieu ne pourra l'expli-

quer qu'à l'aide d'argumens que je m'abstiens de qualifier, parce que toutes les croyances doivent être inviolables, et qu'elles sont toutes sacrées pour moi tant qu'elles ne me sont point imposées. Mon cœur est jaloux de son indépendance; il refuserait de croire à un Dieu qu'il ne comprendrait pas, et pour le comprendre il a besoin de le sentir, il a besoin d'aller chercher lui-même ses inspirations dans le vague où se dérobe l'Être tout-puissant, suprême, infini.

Ah! si la mort doit commencer pour les hommes l'initiation aux mystères de la nature, est-il raisonnable de craindre que le Créateur rejette de son sein l'être qui s'y précipite pour éclairer ses doutes et se soustraire aux tourmens d'une vie qu'il n'a point acceptée comme un dépôt et dont

il doit être libre de disposer s'il l'a reçue comme un don ? Si le suicide était un crime, quel homme oserait se donner la mort, quand elle le livre à un tribunal inconnu qui juge sans appel pour l'éternité?

Dégoûté de la mort sans être plus content de la vie, retenu chez moi par la faiblesse que m'avaient laissée mes souffrances, je pressurai mon caractère pour en tirer toute l'énergie, et mis à la torture mon imagination pour trouver quelque moyen de me tirer de l'ornière où le sort m'avait jeté; je m'exaltai tellement dans la solitude que bientôt je devins honteux de m'être découragé. Enfin, à force de tourmenter mon esprit, je me créai quelque chose qui ressemblait à de l'espérance et n'était que de la folie : mille idées se présentèrent, et je m'étonnai de ne les avoir pas eues plus tôt.

En plaçant ainsi projets sur projets, je m'épuisais à élever un échafaudage de bonheur aussi solide au moins que ces châteaux de cartes que l'enfant se donne tant de peine à construire et qu'un souffle renverse.

La première idée qui me vint, et celle sur laquelle reposait tout mon édifice d'avenir, était d'écrire à mes parens, de leur peindre mes souffrances, le malheur de ma position; de leur demander un peu de tendresse, et mes lettres étaient écrites, envoyées, avant que j'eusse réfléchi sur cette pensée.

Je disais à ma mère mon isolement, je lui disais le plaisir que j'aurais à la voir, ne fût-ce qu'un moment, ne fût-ce que pour graver ses traits dans mon cœur et me former l'idée d'une mère.

Je ne reçus aucune réponse.

J'écrivais à mon père combien il était douloureux de vivre dans l'abandon et de n'avoir pas de nom, mais que je saurais me résigner à ce malheur si celui qui m'avait donné la vie daignait une seule fois me nommer son fils et m'accueillir dans ses bras.

Le lendemain, je reçus cette réponse :

« Monsieur, l'erreur dans laquelle vous êtes, ou plutôt celle dans laquelle on vous a jeté, peut seule expliquer la lettre que vous venez de m'écrire; aussi je m'empresse de vous désabuser, dans l'espérance que vous recouvrerez votre caractère et votre énergie.

» Vous avez eu raison de penser que l'in-

différence ne serait pas possible dans une semblable situation, même quand elle serait accompagnée du doute.»

Je relus cette lettre dix fois, avant de la comprendre; j'appris depuis que le général d'H***, ayant eu des torts graves à reprocher à ma mère, quoiqu'il ne pût douter des droits que j'avais à sa tendresse, avait défendu qu'on lui parlât jamais de moi, au moins tant qu'elle existerait.

J'étais resté immobile de douleur et d'étonnement, quand le valet chargé d'apporter cette lettre fit demander s'il y avait une réponse. Je saisis une plume qui se trouvait sous ma main et je traçai ce billet à la hâte:

« Du caractère et de l'énergie! pouvais-je

soupçonner de la part d'un père une si cruelle ironie?

» Ah! monsieur, dites-moi, le caractère et l'énergie sont-ils possibles contre la honte d'une mère et la mauvaise foi..... S'il y a quelque part une justice distributive, il vous suffira de relire votre lettre pour regretter d'avoir calomnié une femme qui ne peut vous répondre vis-à-vis d'un jeune homme qui ne peut la défendre. »

Aussitôt que ce billet fut écrit, je retrouvai cette sorte de courage qui naît quelquefois du désespoir.

« Du caractère et de l'énergie! » m'écriai-je avec un sourire amer d'ironie... Et mon imagination facile à s'exalter rêvait déjà un état honorable que je ne devrais

qu'à moi seul, une position dans le monde assez brillante pour que je pusse entendre dire : « Il a sans famille, sans fortune, surmonté les obstacles qui le condamnaient à l'obscurité; il a su vaincre son malheur, et, privé d'un nom, il s'est créé une réputation. » Mon imagination rêvait assez de célébrité pour que je pusse voir, comme d'Alembert, mes parens accourir vers moi. Mon cœur, que je consulte, m'assure que comme lui je n'aurais pas repoussé la mère qui m'eût abandonné : l'orgueil d'une mère pour son fils, lors même qu'il n'est qu'égoïsme, est encore un sentiment de la nature, et je le conçois trop bien pour le juger sévèrement.

Dieu! que j'acquière quelque renom, et que mes parens s'offrent à moi comme la comtesse de Tencin à son fils! Si je dé-

chire leur cœur, ce ne sera qu'en leur prodiguant les témoignages d'un attachement et d'un respect qu'il me sera d'autant plus doux de leur montrer qu'ils auront perdu le droit d'exiger de moi cette redevance de la nature, car un fils ne doit à ses parens nulle reconnaissance du funeste présent de la vie, si en lui donnant l'existence ils l'ont sacrifié à de vaines convenances, à de méprisables intérêts. L'homme, en se reproduisant, ne fait qu'obéir à sa destinée; ce n'est pas sur la naissance que lui donnent ses parens que doivent s'établir la gratitude et la tendresse d'un fils, mais sur les soins qu'il a reçus d'eux!

Les parens contractent à l'égard de leurs enfans des obligations dont ils ne peuvent se dispenser sans crime, et les enfans ont à remplir envers leurs parens des devoirs

qu'ils ne peuvent méconnaître sans déshonorer leur caractère. Sera-t-il absous par la justice divine, par sa conscience, par l'opinion publique, cet homme corrompu par la société, oubliant tous ses devoirs, qui ne donne la vie à une nouvelle créature que pour l'abandonner? Plaignez ce bâtard qui demande un asile et un nom. A qui s'adressera-t-il ?... L'intérêt, l'égoïsme ont endurci les âmes. Plaignez-le, lors même qu'il serait riche, car on plaint l'orphelin, car l'homme jeté dans la vie sans avoir reposé sa tête sur le sein d'une mère n'a pas connu la plus douce des jouissances!

La volonté n'est pas une puissance, il s'en faut, car les projets d'un être isolé sont non-seulement dépendans des circonstances, mais encore des hommes.

On répond à celui qui regrette de n'avoir pas de famille pour l'aider dans la vie qu'il est doux de tout devoir à soi-même. Il y a longtemps que je sais que pour adou-

cir les douleurs du malheureux qui souffre l'usage est de lui contester son mal ou de l'en accuser et de lui dire pour le plaindre : « Vous ne souffrez pas, » ou bien : « Pourquoi souffrez-vous ? » Ignore-t-on que l'homme pour tout devoir à lui-même est obligé de tout devoir aux autres; qu'il ne peut rien que par les autres? Et en admettant qu'un enfant qui a besoin de tout le monde ne soit repoussé par personne, croit-on qu'il soit plus doux de devoir son bonheur à des étrangers qu'à sa famille ?

Du reste maintenant l'égoïsme a jeté le masque. Un jeune homme se présente dans le monde avec la confiance de la jeunesse et de l'inexpérience, il demande un service ; la mode est passée de tromper l'espérance par de fausses promesses : « Vous demandez un service, lui dit-on, pouvez-vous en ren-

dre un autre? — Non. — Ne m'importunez donc pas plus longtemps. » On ne cherche pas plus à s'excuser de refuser ce qu'on vous demande qu'une générosité délicate ne chercherait à faire valoir ce qu'elle accorderait. Chacun à présent avoue son égoïsme avec plus de franchise que l'innocence n'a de candeur.

Aujourd'hui, quel moyen de sortir de l'obscurité? A peine peut-on espérer atteindre aux limites de l'esprit : quel homme prétendrait les reculer?

Il n'y a plus à choisir entre la mort et un nom; la gloire n'est plus qu'un mot creux, il ne sonne pas l'argent. La république et Napoléon ont usé l'enthousiasme. La fortune, arrêtée dans sa course par les débris de nos armes, agite le bonnet de la liberté

comme une vaine marotte, ou bien en trafique comme d'une enseigne mercantile. La fortune est la religion du jour, l'égoïsme l'esprit du siècle.

Pour surgir de l'obscurité il n'est plus qu'un moyen : grattez la terre avec vos ongles, si vous n'avez pas d'outils, mais grattez-la jusqu'à ce que vous ayez arraché une mine de ses entrailles... Quand vous l'aurez trouvée, on viendra vous la disputer, peut-être vous l'enlever; mais si vous êtes le plus fort, on viendra vous flatter, et quand vous n'aurez plus besoin de personne, on viendra vous secourir... A votre tour, vous deviendrez avare, égoïste ; vous achèterez des tréteaux, vous aurez un habit galonné ; vous vanterez l'industrie, mais vous vous garderez de la favoriser ; vous décrierez hautement ce que vous envierez en secret ;

vous refuserez les secours qu'on vous demandera, parce que ce n'est pas en soulageant les besoins de quelques individus qu'on acquiert la popularité, mais en flattant les passions des masses, et pour vous élever au-dessus de la foule, vous lui sourirez avec dédain et lui parlerez d'égalité avec le mépris de l'orgueil! Maintenant le mérite n'est qu'une qualité privée qui reste dans l'ombre quand l'argent ne la fait pas briller; la fortune est érigée en vertu publique, et dans les entreprises où nous voyons l'homme riche s'associer à l'homme de talent, le nom du riche est placé le premier et l'honneur du succès lui reste toujours, comme si le talent aujourd'hui ne consistait qu'à se servir du talent des autres!

. . . . . .

. . . . . .

Mathilde, ces réflexions portent l'empreinte

du découragement qui les a fait naître.

Dédaigné de mes parens, il fallut chercher des protecteurs. Je m'adressai à tout le monde; je m'adressai aux ministres; je dis à l'un d'eux : « Mon père est le général d'Harcourt, rien de ce qu'il sollicite ne lui est refusé; je suis son fils, je vous demande une place qui me donne dans le monde un rang honorable; je puis justifier ce bienfait. Accordez au malheur de ma naissance ce que vous ne me refuseriez pas si j'étais plus heureux. » Cette demande n'était point appuyée, elle resta sans réponse; il en fut de même de toutes mes démarches. Je dus chercher en moi seul d'autres ressources. J'écrivis un *Essai sur l'esprit de mon siècle*, où l'on trouva du mordant, de la vérité, et lorsque je portai cet ouvrage à un libraire modeste, ce ne fut qu'à force d'instances que j'obtins qu'il le

lût: « Sans doute, me dit-il en me le remettant, il aurait beaucoup de succès si vous aviez un nom; mais quelque remarquable que soit cet Essai, je ne puis courir le risque d'un début. Pour se faire un nom, il faut une coterie; pour se faire une coterie, il faut la payer; pour se faire une réputation, il faut être riche : et, ajouta le libraire, aujourd'hui il faudrait être riche pour le devenir. »

Une seule chose, avec mon caractère et mes goûts, pouvait me faire oublier le malheur de ma situation; il m'eût fallu, Mathilde, un intérieur où je retrouvasse des intérêts, des liens et des affections.

Mais seul, au milieu de la foule, ces plaisirs qui suffisent à tant d'hommes qui se trouvent heureux me faisaient sentir davantage le vide d'une existence qu'aucun atta-

chement ne remplit; et le monde, que j'observais avec ce tact de l'infortune qui supplée l'expérience, comme par une sorte de privilége et de science, n'excitait que mon dégoût. Au milieu de tous ces êtres indifférens qui se groupaient autour de moi, et dont le visage trahissait mille passions, mon cœur restait froid, tous les objets me devenaient importuns, des pensées tristes s'emparaient de mon imagination; je revenais chez moi, l'ennui m'y ramenait; j'y retrouvais l'ennui : nul être ne m'y attendait, nul plaisir ne m'y était préparé, nul bonheur ne m'y retenait. Seul, toujours seul, poursuivi par cet ennui qui n'est pas une douleur qui désespère, mais une douleur qui absorbe, comme ces vapeurs méphitiques qui altèrent la vie! Étais-je dans le monde, je regrettais ma solitude; étais-je seul chez moi, je sentais comme une sorte

de froid passer sur mon âme ; à peine avais-je quitté la foule, que j'étais pressé d'y retourner; je cherchais à me fuir et me retrouvais partout ; la solitude et la foule m'étaient également pénibles, je n'avais pas de famille dans le sein de laquelle il me fût possible de me renfermer, et il me manquait un intérieur après lequel je soupirais vivement.

Je me fuyais... Je vous rencontrai, Mathilde, dans le monde ; vous portiez le deuil d'une sœur que vous veniez de perdre ; deux douleurs sont déjà une sympathie, et deux êtres qui souffrent se sentent et se rapprochent parce qu'ils sont sûrs de se comprendre : ce n'est, je crois, que dans le cœur de l'homme malheureux que la sensibilité se trouve pleine et dégagée de ce sentiment égoïste qui l'altère toujours.

Votre père, Mathilde, avait été longtemps le frère d'armes du mien, et dans le cercle où nous étions, le secret de ma naissance était trop connu pour qu'il ne l'apprît pas; mais je dus moins les témoignages de sa bienveillance à ma situation qu'aux anciens souvenirs que renouvelait le nom de mon père.

L'homme qui a toujours vécu dans les camps réduit toutes les questions de morale au mot d'honneur, tous les devoirs à la discipline, et la vertu à la bravoure; le plaisir est un butin qui lui appartient; partout où il le trouve, il le pille sans scrupules et en jouit sans remords. Rien ne lui paraît plus dans la nature qu'un enfant naturel; s'il n'a pas de famille, il est mis dans un régiment; à défaut de mère, il a son colonel, et s'il n'a pas de nom, qu'il s'en fasse

un sur le champ de bataille. Avec une telle perspective peut-on se plaindre de son sort?

Le monde a toujours un expédient pour trouver des torts au malheur; mais ce monde, si prompt à accuser, si habile à conseiller, dès qu'on a besoin de lui vous abandonne et vous blâme.

Dès notre première rencontre, je me sentis, Mathilde, attiré vers vous; je cherchai dans vos yeux le secret de votre caractère : leur expression est si vive qu'on peut dire qu'il y aurait de la coquetterie dans votre regard et dans votre sourire s'il n'y avait pas tant de simplicité.

« Vous souffrez ? » me dites-vous avec un son de voix si doux et si pénétrant que

ce son fugitif semble se répéter toutes les fois que je me plais à me souvenir de notre première entrevue : je craignais, en répondant non, de diminuer votre intérêt ; en répondant oui, je craignais de n'exciter que votre pitié : j'aurais voulu que vous devinassiez vous-même ma réponse, j'aurais voulu pouvoir approcher mon cœur du vôtre pour qu'ils s'entendissent.

Pendant quelque temps je souffris moins de mon isolement ; je ne fus plus seul, votre image se reflétait dans mon imagination, elle occupait ma pensée, vous étiez comme à côté de moi, je vous voyais partout, je vous parlais souvent, je cherchais dans mon caractère les qualités qui pouvaient vous plaire, je vous trouvais toutes celles que je vous désirais ; la femme qui nous aime n'est qu'une femme, celle que nous aimons est

un être céleste dont tous les défauts se cachent sous le prisme à travers lequel notre imagination se plaît à l'entrevoir.

La femme que nous aimons est placée comme sur un nuage d'illusions, nous l'élevons pour la contempler ; le désir est, je crois, un prestige plus puissant encore que la possession, dans un amour ordinaire, n'est une épreuve difficile.

Bientôt une réflexion vint se mêler à mes pensées d'amour et les troubler. J'aime Mathilde, me dis-je, mais si ce sentiment n'est pas partagé, il ajoutera un mal nouveau aux peines de mon cœur ; Mathilde peut oublier que je n'ai pas de nom, pas de fortune, si elle ressent la moitié du sentiment qu'elle m'inspire ; mais son père y pensera ; ma position peut exciter sa bienveillance, elle

blesserait ses intérêts; il ne consentira jamais à donner sa fille à un homme qui n'a pas d'état, pas de nom, pas de fortune.

La raison s'y oppose, et on a toujours de la raison quand ce n'est pas directement sur ses intérêts ou sur ses affections qu'il faut prononcer. Mathilde, je vous aime, mais à peine si j'ose confier ce mot au papier; si ce secret était connu, on m'accuserait de chercher à vous séduire; le doute même d'un soupçon sur la délicatesse et le désintéressement d'une affection est en amour la crainte la plus cruelle et la pensée la plus douloureuse. Dès que l'on aime, on a besoin de s'estimer; la dignité est inhérente à tous les sentimens passionnés et au désir de plaire. Mathilde, il faut renoncer à vous. Quand vous m'aimeriez, quand vous vous donneriez à moi, vous ne seriez

point heureuse ; l'opinion du monde flétrirait mon caractère, votre famille vous repousserait, et moi je n'ai pas de famille, personne ne vous accueillerait ; mon isolement est trop pénible pour que mon cœur vous permît de le partager, et ma fierté ne pourrait supporter la seule idée que la réprobation de mon existence s'attache à la vôtre.

Je le sens, un mariage ne serait pour moi qu'un nouveau malheur, j'aurais trop d'amour-propre pour ma femme, et toute sa tendresse n'ôterait pas à mon orgueil le regret de l'avoir privée d'un seul avantage auquel elle eût pu prétendre sans moi.

Vains rêves d'amour, vaines espérances de bonheur, que vous faites cruellement expier l'instant où l'homme est assez faible

pour vous admettre et vous caresser. C'est au fond de la coupe que le breuvage le plus doux dépose son amertume, et la dernière goutte du calice est toujours la plus amère.

L'habitude du recueillement porte l'esprit vers les idées religieuses. Il est impossible à l'homme qui médite souvent sur lui-même de ne pas remonter à la cause qui l'a fait naître ; toutes les grandes pensées aboutissent à Dieu ; mais il suffit d'observer le monde avec réflexion pour se pénétrer de l'importance de la morale. Ce mot, qui reçoit tant d'interprétations diverses, et que chacun ploie à sa manière de voir et de juger, ne doit cependant avoir pour tous qu'une seule signification.

Réduite au sens le plus strict et le plus

égoïste, la morale se borne à ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît : mais l'homme qui sent en lui le principe vivifiant de l'orgueil ne se satisfait pas d'un mérite négatif; il fait aux autres le bien qu'il aimerait qui fût fait à lui-même. Dans le monde, cette morale négative, qui semble si facile, n'est pas seulement outragée par les scélérats que les lois punissent; la plupart des hommes que nous estimons le plus la violent sans cesse; nos mœurs cupides, lorsqu'elles ne sont pas légères, paraissent en opposition avec elle, car rien ne semble plus contraire à nos devoirs proprement dits que presque tous ces devoirs de société que nous nommons convenances et que nous rendons si obligatoires, tandis que nous méconnaissons si souvent les droits de la plus simple équité.

La morale se rattache à tous nos intérêts, à notre position sociale et à notre conscience; aussi jamais on ne la méconnaît impunément : le remords ou le malheur se chargent tôt ou tard de la venger du dédain des esprits faux et légers.

On m'apporte un jour un billet de part du mariage de M. Édouard de Fontenay, le fils de ma mère, avec mademoiselle No..., qui appartenait à une des familles les plus distinguées, et une invitation d'assister à la bénédiction nuptiale.

Je fus sensible à ce souvenir délicat de la part d'un homme avec lequel j'avais été sur le point de me battre et qui ne se doutait nullement des rapports qui existaient entre nous. Je me rendis au jour désigné

pour être le témoin de cette cérémonie qui lie si souvent, d'une chaîne indissoluble, deux êtres qui ne se connaissent pas, ou qui, le plus communément, s'aiment peu.

La mariée était jolie, et sa contenance était modeste. Édouard n'était accompagné que de son père ; je remarquai avec étonnement que sa mère n'y était pas. Un des assistans m'apprit que les parens de mademoiselle No..., s'étant jetés dans une dévotion rigoureuse, n'avaient mis au mariage de leur fille avec Édouard qu'une seule condition : cette condition était que sa mère, dont la conduite trop légère avait déjà provoqué depuis longtemps une séparation légale d'avec son mari, n'assisterait point à la cérémonie nuptiale, et que mademoiselle No... ne serait jamais tenue de voir sa belle-mère. Édouard aimait celle

qu'il épousait, il prit l'engagement qu'on exigeait de lui.

Je ne crois pas qu'il y ait de honte qu'on ressente plus vivement que celle de ses parens; on peut s'abuser sur la sienne, car l'amour-propre nous aveugle toujours; mais jamais sur celle des personnes que nous aimons. Il me semble au contraire qu'un sentiment vif la double, et que nous souffrons pour elles et pour nous de l'humiliation dont elles sont l'objet.

Celui qui m'instruisait de cette clause du mariage était allié à la famille de mademoiselle No..., et pour justifier cette mesure, il crut devoir me donner sur la conduite de ma mère de longs détails que je ne lui demandais pas. Ce ne fut qu'en s'apercevant combien j'étais pâle qu'il s'interrom-

pit pour me demander si je n'allais point me trouver mal. Je profitai de cette occasion qui s'offrait pour me retirer; je prétextai une indisposition. Ce n'était point une excuse mensongère, car les souffrances de l'âme ne sont ni moins cruelles ni moins vraies que les douleurs physiques.

De toutes les cérémonies religieuses, celle du mariage est la plus imposante ; de tous les actes d'un homme, c'est celui auquel il doit apporter le plus de réflexion, car il ne s'agit pas seulement du bonheur de sa vie, il va devenir responsable du bonheur d'une seconde existence.

Une solennité se prépare : deux jeunes

gens vont faire le serment devant Dieu et devant les hommes de s'aimer toujours.

Des intérêts nouveaux désormais commenceront pour eux; une nouvelle affection dominera les anciennes affections de la jeunesse; de nouveaux soins les entoureront; ils auront de nouveaux devoirs à remplir; une famille nouvelle dont ils seront les chefs naîtra et leur fera découvrir de nouveaux besoins et de nouveaux sentimens.

Malheur à ceux qui, dans le choix d'un hymen, ne consultent que leur intérêt ou leur amour-propre! Les larmes qu'ils verseront ne devront inspirer nulle pitié. Ceux qui ne font du mariage qu'une spéculation ne peuvent se pénétrer des nouveaux devoirs qu'ils s'imposent : leur âme manque de délicatesse, leur orgueil de dignité.

On peut dire que ce n'est que le jour de son mariage qu'un homme prend vraiment possession de l'existence et qu'il jouit de la plénitude de ses droits.

Mais plus le jour d'un pareil acte est solennel, plus il doit être cruel pour une mère, quelques torts qu'elle ait eus, et en lui supposant même pour son fils la tendresse la moins vive, d'être éloignée de lui comme indigne d'assister à la bénédiction d'une union pure et comme si sa seule présence devait corrompre le cœur de la jeune femme à laquelle il va lier son existence par un serment indissoluble. La honte de son inconduite sera constatée par son absence, et son fils ne s'oppose pas à ce qu'elle souffre cet opprobre.

Au milieu des soins d'un bal, dans le

bruit d'une nombreuse réunion, distrait par tant de jouissances, distrait par les plaisirs que ce jour promet et les projets qu'il fait naître, Édouard oublie sans doute que sa mère est seule et dédaignée ; on met à ne pas prononcer son nom une affectation cruelle ; cependant on s'étudie à rappeler par des applications indirectes le souvenir de ses torts à la jeune épouse dans les conseils qu'on lui donne... Il est si facile d'être adroit quand on ne craint pas d'être méchant!

Je n'imagine pas un affront plus sanglant fait au cœur et à l'orgueil d'une femme. De cet affront fait à ma mère je sentais la moitié, quoiqu'elle m'eût abandonné et que je ne portasse point son nom. Je dus comme elle dévorer cet outrage en secret, car si l'on pouvait en blâmer la ri-

gueur, on ne pouvait nier qu'il fût mérité.

Sa conduite fut répréhensible sans doute. Entraînée d'abord par un attachement violent, ma mère, dont les principes n'avaient jamais été réfléchis, céda sans résistance au sentiment qu'elle éprouvait. Il est plus facile à une femme d'être toujours vertueuse que de s'arrêter au premier oubli d'elle-même! Quand les devoirs ont été une fois enfreints, il est si facile de les enfreindre une seconde; on arrive bientôt à penser que puisque le mal existe, il ne s'aggrave pas à refaire ce qu'on a fait déjà; dès lors on ne cherche plus à se retenir, et quand la réflexion et le remords viennent faire justice d'une pareille erreur, on cherche à s'étourdir sur ses torts par des torts nouveaux, jusqu'à parfaite conviction que le vice n'est qu'un grand mot pour effrayer

les timides esprits et que la vertu n'est qu'un préjugé qu'il faut combattre. Ainsi ce qui d'abord ne fut qu'une faiblesse devient un goût et puis un système. Tel est, Mathilde, le secret de cette conduite légère de femmes nées souvent avec de l'esprit, de la sensibilité, entraînées moins par leur cœur que par leur amour-propre, qui, ne ne pouvant plus prétendre à l'estime et au respect, s'en consolent en allant au-devant des hommages et qui croient suppléer à l'amour qu'elles ne peuvent plus inspirer, encore moins ressentir, par le plaisir qu'elles promettent. Mathilde, on vous dira que ces femmes qui ont moins de vertu ont plus d'amabilité; vous ne le croirez pas.

Chez elles l'amour devient un art, comme souvent la beauté; une foule se presse, il est vrai, pour leur plaire, mais si tout le monde

les adore un instant, ce n'est qu'un hommage rendu à leur sexe. Qui voudrait s'attacher à elles?

Une femme s'arrête rarement à sa première faiblesse : ma mère finit par oublier entièrement que si nos mœurs sont peu rigoureuses sous le rapport des principes, elles sont fort susceptibles sous celui des formes extérieures. Elle mit dans sa liaison avec mon père tant de publicité que son mari se sépara d'elle. Mon père, qui l'aimait vivement, n'en était pas mieux aimé. Un jeune homme qui faisait son entrée dans le monde fit oublier à ma mère mon existence; elle ne se souvint plus que mon sort dépendait de sa conduite, et le général d'H***, dont l'amour-propre fut vivement blessé, ne voulut plus dès ce moment entendre parler d'un enfant qu'il cessa d'aimer en cessant d'ai-

mer sa mère. La vanité blessée devient soupçonneuse... Alors je fus abandonné et mis dans une pension où le nom de mes parens ne fut connu que du seul abbé de Latour, qui, fidèle au secret qui lui était confié, ne le révéla que pour empêcher le meurtre de deux frères entre eux.

Ah! Mathilde, que de réflexions naissent de la honte de ma naissance! Le scandale donne à la vertu plus d'éclat, et les funestes conséquences de l'inconduite la font mieux apprécier. Il peut y avoir de la vertu sans bonheur; je ne crois pas qu'il y ait de bonheur sans vertu : de toutes les félicités, aucune n'égale celle que donne l'orgueil d'une conscience qui n'a rien à se reprocher.

Tel est le malheur de ma situation que je chercherais vainement à excuser ma mère,

et que je ne puis me défendre de la plaindre en voyant une famille qui s'allie à la sienne la fuir comme une honte, et celui de ses deux fils qui n'a rien à lui reprocher lui-même s'en éloigner, comme s'il craignait le contact de sa mère pour sa jeune épouse.

Il n'y a guère que l'être qui souffre qui réfléchisse profondément sur son existence; celui qui n'a rien à envier fait rarement de retours sur lui-même.

Ah! Mathilde, m'était-il possible d'assister à la bénédiction d'une union qui promettait tant de joie sans faire de ces souhaits stériles et sans ressentir de ces vains désirs

qui accusent à l'homme son impuissance? Mathilde, au pied de l'autel où se célébrait le mariage de mon frère, mon imagination, exaltée par votre gracieuse pensée, vous présentait à mes regards sous le voile nuptial. Mathilde, j'osais promettre au ciel de faire votre bonheur, je me berçais de vagues rêveries! La seule image vraiment digne de traduire la pensée de la Divinité est la femme que l'on aime: oserais-je le dire même, dans un amour passionné, celle que nous aimons est la seule divinité que nous puissions comprendre; mais il ne faut, il est vrai, qu'une misère de la vie pour nous arracher à cette ivresse coupable et nous ramener à l'idée de Dieu, ce nom qui se trouve sur nos lèvres aussitôt que nous souffrons, et jamais dans notre cœur que lorsqu'il a quelques vœux à faire!

Au pied de l'autel même mon imagination sacrilége se refusait à croire à quelque chose de plus parfait que vous, Mathilde, à un bonheur plus grand que celui de recevoir de vous-même le nom d'époux. — Je me voyais près de vous, entouré de mes enfans; j'avais oublié qu'il me manquait des parens. Mathilde, je sentais votre existence se confondre avec la mienne, je sentais nos âmes se rapprocher et s'unir, je sentais dans mon cœur les battemens du votre, je sentais dans mes veines couler un sang plus pur, comme à cet instant promis par Shwedenbourg, où deux êtres qui se sont aimés en cette vie se réunissent à la tombe, se confondent, et de leurs deux existences composent celle d'un ange!

Dans cet égarement sublime, un moment je dérobai à la Divinité le secret de sa

céleste félicité, un moment, un seul moment, car l'heure fuit rapidement où un cœur sensible peut s'oublier jusqu'à se croire heureux. L'âme expie cruellement ce larcin!

Cette perfection du bonheur qui lui apparaît comme un éclair, ou comme une révélation de l'immortalité, ne lui fait sentir que plus vivement le vide de la vie et son honteux néant. Dans l'instant qui succède à cet instant d'extase, il semble que l'âme ait grandi et que son humaine enveloppe soit devenue trop étroite; elle est mal à l'aise dans le corps qui la retient: on sent qu'elle voudrait rejeter ses dépouilles mortelles et s'élever à cette hauteur de félicité à laquelle l'imagination ne parvient que pour être aussitôt précipitée. L'horreur de sa chute se mesure à son audace, car

plus la pensée de l'homme s'exalte, et plus l'homme se rapetisse à ses propres regards.

L'imagination est un présent fatal, et n'est le plus souvent pour celui qui le reçoit qu'une misère de plus. Son vol ambitieux dépouille l'existence du charme qu'elle a pour le plus grand nombre. Celui qui se laisse abuser par elle est comme le voyageur qui, traversant un désert aride, ne sait point résister à l'ardeur de la soif, et, loin de la calmer, l'irrite en vidant d'un trait la coupe à laquelle il ne devait porter ses lèvres que pour les humecter. Le malheureux, dont le palais est brûlant, cherche vainement ensuite au fond de la coupe une goutte qu'il n'y a pas laissée; il languit, et succombe avant d'avoir achevé sa route.

Les êtres les plus avides de bonheur sont toujours ceux qui savent le moins en jouir.

Pour aspirer à un bonheur qu'ils ne peuvent atteindre, ils rejettent celui qui leur est offert; trop dédaigneux du vulgaire des plaisirs, ils cherchent en vain des jouissances : leurs sensations sont usées par le dégoût.

Mathilde, vous appartenir, recevoir de votre bouche séduisante le nom le plus doux, les chastes assurances d'un légitime amour, serait pour mon cœur une pensée trop enivrante pour qu'il l'admette sans qu'elle soit troublée par ces craintes qui, lorsqu'elles se réalisent, prennent le titre orgueilleux de pressentiment.

Édouard épousant une femme qu'il aimait, dont on vantait le charme de la figure et du caractère, n'excitait point mon envie. Son bonheur ne me semblait qu'un bon-

heur ordinaire, et, quelque vivement qu'il en parût transporté, il me semblait que ce n'était point ainsi que je l'eusse ressenti. Je m'indignais intérieurement que, pour faire le serment d'aimer et de respecter toujours celle à laquelle il unissait sa vie, il ne se servît que d'une expression commune : ce OUI qu'il prononça, il le dit comme tout le monde. Ah ! Mathilde, s'il avait fallu prendre vis-à-vis de vous un engagement pareil, mon cœur se fût montré tout entier dans ce mot si froid et si sec, il lui eût donné de la vie!

Mais, Mathilde, à toutes les pensées dont vous êtes l'objet se mêle le sentiment de ma malheureuse situation, qui ne m'a jamais laissé voir l'espérance que sous l'aspect de la crainte.

En pensant à vous, Mathilde, mes yeux

avec instinct cherchaient ma mère parmi les témoins de cette cérémonie religieuse à laquelle je n'avais été prié d'assister que comme un étranger au caractère duquel on accorde une preuve d'estime; je cherchais ma mère..... On l'avait exclue! Mon front se colora de la honte qui devait se placer sur le sien. J'appris que pour assister aussi à cette cérémonie, elle s'était cachée dans le coin d'une obscure chapelle de l'église. Mathilde, je ne vous demande pas si vous devez moins la plaindre que la blâmer; je connais votre cœur, je sais que le coupable qui souffre recouvre ses droits à votre indulgence: le bonheur insolent peut seul exciter votre mépris.

Il ne dépend pas de moi d'oublier que ma mère dédaigna de répondre aux avances de ma tendresse et me laissa dans un cruel

abandon!..... j'en ai trop souffert; mais pour lui épargner un tel affront, j'aurais donné tout mon sang.

Ce jour, qui flétrissait la conduite de ma mère si publiquement, lui dessilla les yeux et lui fit faire sur le passé de sérieuses réflexions. L'heure n'était plus de s'étourdir par des plaisirs nouveaux; et le remords longtemps repoussé n'en a que plus de force quand il arrive.

Vivement agitée par de tardifs regrets, ma mère éprouva une sorte de transport brûlant, en même temps qu'elle fut pénétrée par l'humidité des murs épais de la chapelle où elle s'était placée. Retenue par la crainte de trahir sa présence et de montrer sa honte à des gens qui l'humiliaient,

elle n'osa point sortir..... elle souffrait. A cet instant je n'étais pas mieux moi-même. Le seul cœur qui comprît le sien était celui d'un être qu'elle avait abandonné.

Elle revint chez elle avec une fièvre ardente dont elle ne se plaignit pas pour qu'on n'en soupçonnât point la cause. En trois jours la maladie avait fait d'affreux progrès; sa conscience éveillée lui révéla le danger de sa position assez tôt pour qu'elle pût se repentir.... Elle fit appeler son mari pour s'excuser des torts qu'il avait à lui reprocher; il fit seulement répondre qu'il était absent. Édouard, averti du péril de sa mère, ne s'arracha pour la voir qu'une seule fois des bras de sa jeune épouse.

Les tables de ma mère étaient, il est vrai, couvertes de cartes de visite; ce que dans la

société on désigne par *tout le monde* se faisait inscrire chez elle; mais ce ne sont point de si froides convenances qui remplacent les soins inspirés par le sentiment filial, qui sont aussi doux à donner qu'ils sont doux à recevoir.

M. de Latour était près de ma mère; quoiqu'elle n'eût jamais écouté ses conseils, il possédait sa confiance la plus intime. Elle lui parla souvent de moi, lui adressa sur mon esprit, sur ma figure, mille questions, mais refusa constamment de me voir. Hélas! qu'avait-elle à craindre d'une entrevue avec moi! mon cœur lui avait pardonné déjà..... Aussitôt que M. de Latour m'eut averti du danger imminent qui menaçait ses jours, j'accourus auprès de ma mère. Il était déjà trop tard; elle venait de recevoir ces secours bienfaisans de la re-

ligion qui s'ils n'absolvent pas la conscience au moins la tranquillisent. Je saisis sa main, elle était glacée; je la portai à mes lèvres; elle ouvrit une dernière fois les yeux, et les referma pour jamais sans m'avoir reconnu.

Mon cœur lui a tout pardonné.

Quand la mort n'est qu'un mot, elle peut facilement exalter l'imagination qui ne la voit qu'à travers son prisme illusoire; mais quand elle approche et qu'elle se montre nue, son visage livide et son corps décharné n'excitent plus que l'effroi, au moins le dégoût.

La vue d'un être qui se meurt, son ago-

nie, ses souffrances, ses infirmités, font moins penser à l'éternité qu'elles ne font réfléchir aux misères de la triste condition humaine; mais c'est inutilement que la mort nous montre la vanité des révolutions, des projets, des efforts, l'odieux de l'égoïsme, le ridicule de l'orgueil; elle n'instruit personne, et l'impression qu'elle laisse un instant sur l'esprit est le plus fugitif des souvenirs.

Je n'accompagnai que de loin le cercueil de ma mère. Au milieu de ses parens qui l'entouraient, ma présence eût été un reproche de plus à sa mémoire; je dus le lui épargner. Une pierre sans inscription fut placée sur sa tombe; aucun ami n'y vint déposer une larme ou y jeter quelques fleurs : tant il est vrai que la sensibilité profonde est aussi rare que la vertu; tant il est

vrai que le cœur qui peut se laisser séduire un instant ne s'attache véritablement qu'à ce qu'il respecte. L'estime est la plus forte de toutes les sympathies.

Avant de mourir, ma mère avait remis à l'abbé de Latour une lettre qu'elle adressait à mon père, et que je devais porter moi-même aussitôt qu'elle aurait cessé d'exister.

« Votre mère a expié par ses regrets ses torts envers vous, me dit M. de Latour, et en mourant elle ne vous a point oublié. L'abandon de votre père est moins de l'indifférence de cœur que le ressentiment d'un orgueil blessé. Votre langage serait trop vif pour adoucir des souvenirs irritables; je vous accompagnerai dans la visite que vous devez lui faire, et, pour le pré-

parer à vous voir sans embarras, je vous précéderai de quelques instans. Mais, Émile, dites-moi que votre cœur a pardonné à votre mère. — Cette larme qui roule dans mes yeux vous répond. — Elle avait, reprit-il, de la bonté, de la délicatesse et de l'esprit; mais son exemple prouve qu'il ne suffit pas d'avoir des qualités heureuses pour être estimable, qu'il faut aussi des principes sévères; car si ce sont les qualités qui font le charme du caractère, ce sont les principes qui règlent la conduite et affermissent le bonheur. Émile, toutes les erreurs de votre mère, dont vous avez si cruellement souffert, ne sont venues que de ce qu'elle a compris trop tard le mot de devoirs. Elle vous lègue son exemple pour vous servir de leçon; ne l'oubliez jamais, et ne croyez pas que la morale a des obligations qu'une femme doit remplir et dont un

homme peut se dispenser. Vous aussi, vous apprendriez trop tard le danger de ces subtilités auxquelles l'esprit cède d'autant plus facilement qu'elles flattent nos penchans doux à satisfaire! »

La mort, qui n'épargne personne, et qui venait de m'arracher ma mère au moment où le repentir allait me la rendre, vous avait enlevé peu de temps auparavant une sœur que vous chérissiez, Mathilde. La douleur que votre père ressentit de cette perte cruelle ne put être adoucie que par vos soins et votre affection; aussi reportait-

il sur vous seule une tendresse qui jusqu'alors avait été partagée. L'idée de se séparer de la seule fille qui restait près de lui le tourmentait sans cesse; et quelque brillans que fussent les partis qui s'offraient pour vous, il trouvait toujours quelque prétexte pour les écarter.

Le jeune Emmanuel S***, maître à vingt-cinq ans d'une fortune considérable, que le charme de votre esprit et la grâce de votre personne avaient vivement passionné, venait de se présenter pour obtenir votre main avec cette confiance que justifiait une position indépendante dans le monde... C'est alors que la crainte, que la jalousie m'arrachèrent l'aveu d'un amour qui n'était plus un secret pour vous. Vous l'aviez deviné, Mathilde, sans l'approuver; mais si ma délicatesse me faisait un devoir de vous

le taire, la vôtre vous en faisait un de paraître l'ignorer. Le jeune Emmanuel fut refusé; votre père lui fit répondre que, pouvant assurer lui-même la fortune de sa fille, des convenances d'argent le décideraient moins dans le choix de son gendre que les avantages d'un nom et d'un rang assez élevé pour qu'il eût dans la société quelque influence.

Je ne puis vous dire, Mathilde, si un consentement de votre père m'eût été moins douloureux qu'un refus ainsi motivé. Cette réponse ne me laissait aucun moyen de m'abuser sur les obstacles qui devaient nous séparer pour toujours. Je n'ai reçu de mes parens que le nom d'Émile; élevé loin d'eux, mon existence leur était devenue trop indifférente pour qu'ils se soient occupés de me préparer un avenir en me faisant donner

un état..... Depuis longtemps j'avais songé à m'en créer un; mais toutes les difficultés se multiplient quand on est sans famille, sans protecteurs et sans amis ; et tous mes efforts n'avaient servi qu'à me convaincre qu'alors qu'il faut lutter contre l'égoïsme et qu'on ne possède absolument d'autres forces que les siennes pour percer la foule, on doit renoncer à toute espérance de succès, à moins qu'on ne soit servi par ces hasards heureux dont l'homme habile profite, mais que l'homme sage ne calcule jamais, ou bien encore à moins qu'on n'ait un caractère doué, soit d'une puissance de volonté extraordinaire, soit d'une souplesse extrême, vertu plus commune, mais qui m'est également refusée.

A vingt ans, on consulte moins ses intérêts que son amour-propre, et jusqu'à ce

que l'expérience et l'habitude du monde aient assoupli le caractère, les premières démarches sont celles qui coûtent le plus à faire, et les premiers refus ceux qui découragent entièrement; aussi me laissai-je aller à mon dégoût de la vie et abandonnai-je promptement des résolutions dont je sentais en moi-même la nécessité sans avoir le courage d'y persister.

Un sentiment passionné se trahit toujours; pour le révéler il ne faut qu'un mot, qu'un geste, qu'un regard, et vous ne pouviez ignorer, Mathilde, l'amour que vous m'inspiriez. En vous avouant cet amour que je ne pouvais plus vous cacher, je lus dans vos yeux célestes que vous aviez apprécié les motifs de mon silence et que vous en aviez été touchée; mais l'embarras de votre maintien si plein de bonté, votre

sourire si plein de douceur et de tristesse auraient suffi pour m'avertir que votre père n'approuverait jamais notre union si j'avais pu en douter un instant.

Après cet aveu qui m'était échappé, que je me parus à moi-même faible et méprisable! « Si Mathilde, me dis-je, allait croire que cet amour que j'exprime n'est qu'un piége pour la séduire, et que sa fortune seule est l'objet de mes désirs! » Mais non, Mathilde, mon âme comprenait trop bien la pureté de la vôtre pour que vous ayez pu vous méprendre sur la délicatesse de la mienne : « Jamais! m'écriai-je, jamais! » et ce mot retentissait à mon oreille comme un son douloureux.... « Jamais! » Mon âme un instant s'élança au delà des bornes de ce monde pour concevoir l'espérance dans l'éternité! Ah! la mort l'embellit et cesse d'être effrayante

quand elle apparaît à l'esprit comme l'unique terme qui puisse renverser les obstacles que la vanité de l'homme se plaît à accumuler contre son propre bonheur; la mort qui réunit deux êtres qui s'aiment, et que d'odieuses convenances séparent, n'est plus alors un squelette qui exhale une fétide odeur ou qui tombe en poussière, c'est une dernière espérance que le cœur accueille avec empressement et qu'il chérit avec ardeur.

A midi, c'était le 9 septembre, M. de Latour se rendit chez mon père et fut introduit aussitôt qu'on l'eut annoncé. J'étais resté dans un premier salon, plus troublé qu'un innocent qui entend son arrêt. Livré à tant d'anxiétés, que les momens me semblaient s'écouler lentement! s'ils avaient pu se précipiter comme les battemens de mon

cœur!... Enfin une porte s'ouvre, j'entends prononcer mon nom; un regard de M. de Latour m'indique que mon père est devant moi. J'allais me jeter dans ses bras, je rencontrai sa main qui s'avançait; je la saisis, je la baignai de larmes. J'étais si pâle que M. de Latour s'avança pour me soutenir; mon père me fit asseoir auprès de lui. Il y avait dans tout mon être tant de tendresse, de transport, qu'auprès de ce que je sentais, qu'auprès de ce que j'aurais voulu lui dire, ce qu'il me témoigna me parut froid : devais-je attendre aussi de l'accueil d'un vieillard sexagénaire l'exaltation qui se trouve dans un jeune cœur dont la sensibilité n'a point encore été émoussée? La raison aurait dû m'en prévenir; mais dans cette entrevue je n'apportais que le sentiment dont j'étais animé, et un sentiment vif ne calcule pas mieux qu'il ne s'exprime... « Émile, me dit

mon père, je vous ai donné des soins pendant deux ans; la légèreté de la conduite de votre mère aurait pu seule me faire douter des droits que je pouvais avoir à votre existence si, dans un entretien que nous eûmes ensemble, à la suite de reproches qui avaient blessé son orgueil, elle ne m'eût contesté même jusqu'à la possibilité de conserver une illusion à votre égard. Nous nous séparâmes alors violemment, sans nous être jamais revus depuis, et j'aurais complètement ignoré ce que vous étiez devenu si vous ne m'eussiez point, il y a deux ans, adressé une lettre à laquelle je ne dus répondre que par un désaveu formel du titre que vous me donniez. Ce que votre mère m'écrit de son lit de mort la justifie et vous rend ma tendresse. — Ah! mon père! m'écriai-je en portant vivement sa main contre mon cœur. — Écoutez, me

dit-il, j'ai eu tort de me laisser abuser par des paroles jetées dans un moment d'emportement; je pardonne à votre mère : je l'ai beaucoup aimée; mais en me séparant d'elle j'avais déjà trop connu les femmes pour qu'il me fût possible de conserver d'illusions sur leur caractère et pour être tenté de me marier. Je n'avais point d'héritier, j'ai appelé près de moi un de mes neveux dont j'ai résolu d'assurer l'avenir et l'indépendance; je lui donnerai le tiers de ma fortune, vous aurez le reste après ma mort. — Mon père ! » Et ce furent les seuls mots que je pus prononcer : je m'indignais qu'il ne me connût pas mieux, et qu'il me crût capable de m'occuper de froids intérêts quand je le retrouvais après vingt ans d'abandon! Je lui adressai un regard de reproche ; l'abbé de Latour seul le comprit. « Vous ne me répondez rien, reprit le

général ; Émile, désapprouveriez-vous cet arrangement ? — Je ne l'ai point écouté.— Alors nous en reparlerons plus tard : vous resterez près de moi, vous m'instruirez de vos projets, je vous donnerai mes conseils, vous me parlerez de votre amour... — Qui vous en a instruit ? — M. de Latour l'a deviné. » M. de Latour paraissait très-occupé à regarder quelques tableaux de prix; il se retourna : « Général, dit-il, Émile est presque mon élève ; je vous ai parlé de sa conduite, c'est en sa présence que je dois vous faire connaître son caractère.

» Il a dans le cœur et dans l'esprit une exaltation qui lui ont fait faire quelques fautes, mais qui auraient pu lui en faire commettre bien davantage s'il y avait eu moins d'honneur dans ses idées et moins de délicatesse dans ses sentimens. Son iso-

lement et son abandon justifient un peu cette exaltation et excusent jusqu'à un certain point l'extrême susceptibilité de son amour-propre. Vos conseils, général, et le bonheur le rendront plus sage et plus modeste.

» Tant qu'Émile a été sans parens, je me suis cru le droit de l'avertir franchement de ses défauts; il retrouve son père, j'abdique mon autorité. Je veux seulement lui faire observer que la tendresse n'exclut pas la reconnaissance que méritent les dispositions que vous avez faites pour régler les intérêts de son avenir. Mais cet excès de désintéressement, qui rend Émile ombrageux jusqu'au soupçon, l'âge l'en corrigera assez....

» Son esprit a de l'élévation, son âme a de la noblesse, son cœur une profonde sen-

sibilité ; mais son imagination est trop ardente, trop vive : c'est un défaut qui entraîne souvent dans plus d'écarts que des défauts plus grands, et qui peut nuire plus encore au bonheur qu'il ne nuit à l'égalité de caractère.

» Général, voilà sur Émile ma plus franche opinion : il mérite la tendresse et l'estime de son père; il est digne du changement heureux qui s'opère dans son sort, et quand vous aurez étudié l'âme de votre fils, vous reconnaîtrez qu'elle est plus accessible aux sentimens qu'aux intérêts.

» Émile, donnez-moi la main. La prospérité n'enorgueillit que l'égoïste et le sot : elle vous rendra plus modeste et meilleur. Soyez heureux, mon enfant, soyez heureux. Je vous laisse avec votre père.

Adieu, général; c'est une douce journée que celle où l'on peut se dire à soi-même : « J'ai satisfait à un devoir difficile... » Adieu... » Et l'abbé de Latour, après avoir pressé les mains de mon père avec cette vivacité qui trahit une forte émotion, nous quitta.

Écrire, jeter sur le papier ses idées, peindre ses impressions, se rendre compte à soi-même de mille sensations confuses, les analyser, pour celui qui sent vivement, c'est une jouissance et un besoin : c'est une jouissance aussi douce que de confier à son ami un bonheur qu'il partagera, et un besoin aussi pressant que le besoin de con-

naître une peine qu'il éprouverait sans la révéler.

L'homme qui sent fortement en exprimant ses sensations en retrouve de nouvelles; ses impressions se fixent, ses idées se développent, ses pensées s'élèvent, ses sentimens s'exaltent : s'il décrit son bonheur, il s'en pénètre mieux; s'il n'a que des infortunes à peindre, la réflexion les adoucit.

Quand on écrit pour satisfaire à l'inspiration intérieure dont l'âme est saisie, mille mots se présentent, et l'expression paraît toujours incomplète; la plume court rapidement, les doigts se pressent en vain, l'esprit les accuse de lenteur, car en se succédant les pensées échappent. Il semble qu'écrire soit pour l'imagination une exis-

tence physique. Se reproduire ainsi n'est pas seulement un besoin, c'est une jouissance qui a toute la réalité d'un plaisir matériel.

Les émotions fortes veulent être réfléchies. Je viens de quitter mon père; il m'a parlé longuement de ses projets, m'a entretenu longtemps des détails de sa fortune: j'ai tout écouté en silence, car il m'était impossible de lui répondre.

Lorsque mon âme est émue à un certain degré, elle ne trouve plus d'expressions, elle n'a plus de langage. Mathilde, il doit vous souvenir de cette soirée que, par un hasard singulier, nous passâmes seuls ensemble. J'étais près de vous: une occasion si précieuse n'était point à négliger, j'avais mille choses à vous dire; je ne prononçai

point un mot. Votre regard pénétrant cherchait la cause de mon silence dans l'observation de ma physionomie; je n'y répondais que par un sourire préoccupé..... J'étais heureux, Mathilde, j'étais heureux! Je jouissais intérieurement de ma félicité : un son indifférent l'eût altérée comme un ton faux trouble une parfaite harmonie.

Mathilde, je vous en ai prévenue, mon caractère est bizarre, et le jour où vous me donneriez le nom d'époux, si je devenais muet ce ne serait pas d'indifférence, ce serait de bonheur.

Près d'une personne que l'on aime et dont on est aimé, qu'a-t-on à lui dire? tout n'est-il pas au-dessous de ce qu'on sent? Pour s'entendre ne suffit-il pas de se regarder, pour se comprendre ne suffit-il pas de

s'aimer? Mathilde, un geste de vous me révèle votre pensée, et près de vous un mot à prononcer me coûte toujours un effort.

Si mon imagination veut me représenter le bonheur auquel j'aspire le plus vivement, je me crée un intérieur, ce que les Anglais appellent *a confortable home:* rien n'y manque, parce qu'il y a de l'ordre; tout y plaît, parce que dans tout il y a du goût et de la simplicité; personne n'y est admis familièrement, parce que le plaisir est plus vif de se retrouver ensemble; seuls et libres de toute gêne, nous avons peu d'amis, parce qu'il en est peu de sincères et de dévoués. Mathilde, vous partagez mes goûts. Ainsi le soir vous êtes placée près de moi : nous nous aimons trop tous les deux pour n'avoir pas mutuellement le désir de nous plaire; vous vous accompagnez sur vo-

tre harpe, car vous savez que le son de votre voix charme mon âme. Vous prétendez que je n'aime point la musique, lorsque je reste insensible à ces phrases savantes qui étonnent l'oreille sans rien dire au cœur; mais suis-je jamais resté froid à un air simple ou touchant?

Je vous écoute, Mathilde, ou bien vous dessinez et j'écris. Si Dieu nous a accordé un enfant, il est au milieu de nous: jamais il ne versera une larme que je pourrai lui épargner. Il y a un bonheur faux qui rend les hommes égoïstes et vaniteux; mais le vrai bonheur donne au cœur plus de sensibilité et à l'esprit plus d'élévation : il sera heureux ou je ne le serai pas moi-même.

Le nom de père me sera doux à entendre, comme il m'eût été doux à prononcer. Telle

est l'exigence des sentimens passionnés et d'une imagination vive, qu'en retrouvant un père que j'appelais depuis si longtemps de toute l'ardeur de mes vœux, il me semblait que je perdais quelque chose. C'est que le plaisir qui coûte une illusion ne la remplace jamais.

En attendant le résultat de la lettre de ma mère et de l'entrevue de M. de Latour avec mon père, je me demandais : « Que me dira-t-ils'il me reçoit ?— Rien, m'étais-je répondu; il me pressera contre son cœur. Il comprendra le mien ! et mes transports seront trop vifs pour qu'il puisse croire qu'ils ne sont excités par la fortune et les avantages qu'elle peut donner. » C'est le propre de l'imagination de tout exagérer, et de l'inexpérience de tout juger présomptueusement d'avance. Il y a un certain âge dans la vie

où l'exaltation n'est plus possible ; la sensibilité peut être assez profonde pour assister au spectacle de tant de maux et de tant de douleurs sans être entièrement usée, mais l'exaltation n'a jamais résisté à l'expérience du cœur humain. Il y a dans le cœur des hommes plus d'avilissement et de perfidie qu'il n'y a de misères dans la vie.

A cet âge où les illusions s'évanouissent, qu'une expérience plus ou moins cruelle retarde ou précipite, tout se réduit *au positif de l'existence*. Ce ne sont plus les sentimens qui la remplissent, ce sont les intérêts qui l'occupent ; on pense moins aux autres, on songe plus à soi, on espère moins, on prévoit davantage ; les peines et les jouissances sont moins vives et plus rares, tout devient habitude.

C'est en vain que je me répète ces vérités banales, que j'accuse mon caractère d'exigence et d'injustice pour oublier la froideur de l'accueil de mon père, qui, après vingt ans d'abandon, semblait moins retrouver en moi un fils qu'un héritier. Je le sais, mille raisons l'excusent et le justifient ; mon esprit les comprend, mais mon cœur ne peut se décider à les admettre.

« Vous aimez beaucoup Mathilde? — Ah! mon père, si je l'aime! Depuis deux ans que je la connais, mon cœur n'a plus de vide..... le désespoir l'a comblé. — Son père fut longtemps mon ami dans les nombreuses campagnes que nous fîmes ensemble; depuis, des intérêts différens nous ont divisés, et nous ne nous voyons plus que fort rarement; c'est un homme très-orgueilleux. — Il adore sa fille! — Il craint de s'en séparer. Émile, vous ne connaissez pas les

hommes ; vous les connaîtrez plus tard. Le comte d'Amb... a des blessures qui le font beaucoup souffrir et ne lui permettent guère de quitter son appartement ; il est comme la plupart de ceux qui ont vieilli dans les camps, qui ne savent s'occuper que de leurs souvenirs. Sa fille lui est nécessaire, c'est la seule qui reste maintenant auprès de lui, et aucuns soins ne remplaceraient ceux qu'elle lui donne... Mon ami, je vous parle avec mon expérience de soixante ans, vous devez vous attendre à tous les obstacles que le comte d'Amb... pourra susciter, quoiqu'il ne puisse ignorer que Mathilde partage les sentimens que vous avez pour elle. Les femmes, qui sont si habiles en dissimulation, feignent plus adroitement que nous un sentiment qu'elles n'éprouvent pas, mais elles cachent moins bien que les hommes une affection sincère et passionnée,

parce qu'elles s'y adonnent davantage ; moins de choses les en distrait, et quand il leur arrive d'aimer vraiment, elles n'ont pas une fibre qui ne tressaille, une faculté qui ne soit profondément éprouvée; tout ce qui est ressort en elles acquiert la force et la souplesse de l'acier, esprit et cœur, sens et vanité.

» Émile, vous avez vingt ans et la tête ardente; je ne vous dirai point : « Luttez contre votre amour, » parce que vous l'augmenteriez; quand la place est prise on ne capitule plus, il faut se rendre. J'irai voir le comte d'Amb..., je saurai quelles sont les conditions qu'il mettra à votre mariage : ma fortune est au moins égale à la sienne; vous êtes mon fils ! — Ah ! mon père ! — Je sais ce que veut dire cette exclamation : vous trouvez que je tarde trop; je vais m'occuper de

cela tout de suite. Mais faites bien vos réflexions ; on se sauve encore d'une bombe qui éclate, mais il y a dans le mariage des coups qu'on ne pare pas. Et, quant à moi, d'honneur, j'aimerais mieux me voir assis sur un canon pointé ou sur un baril de poudre. Émile, êtes-vous bien résolu? — J'y suis plus que décidé ; mon bonheur dépend de la démarche que vous allez faire. — Vous le voulez : alors attendez-moi ; je vais chez le comte, et s'il se défend, nous l'enlèverons d'assaut.

Je serrai avec reconnaissance la main de mon père, quoiqu'il ne m'entretînt qu'en plaisantant d'un sujet qui intéressait si vivement mon cœur. Il partit et me laissa seul. Un chaos de pensées confuses, de projets, de craintes, des angoisses les plus cruelles et des rêves les plus doux s'offrait à

moi ; mon imagination était en proie au délire. En même temps que je calculais un refus possible, probable, j'entrevoyais une lueur de félicité, et dans un accès de désespoir je surpris sur mes lèvres un sourire de bonheur.

Le bonheur ! le bonheur, c'est un mot qui désespère ; l'homme joue avec lui et ne s'en défie pas. Toujours, toujours le bonheur est imparfait : ce qui est nécessaire pour le compléter est toujours ce qui manque, comme si un esprit ennemi de l'homme s'était plu à brouiller leurs lots, à diviser leurs parts. Voyez tous ces plaisirs variés, ces élémens de bonheur, ils sont épars ; vainement on chercherait à les réunir, vainement on croit le bonheur possible : l'impuissance de l'homme croît avec son ambition.

Abandonné vingt ans par mes parens, éloigné du sein de ma mère au premier cri que je jetais pour m'en approcher, en la perdant je retrouve un père, une fortune... je devrais être heureux, mais puis-je l'être?... puis je l'être en me voyant l'objet de la haine et de l'envie d'une famille qui est la mienne par toutes les lois de la nature, et qui, au moment où mon père ne répare qu'une grande injustice, semble ne me considérer que comme un étranger sans nom et sans aveu, qui vient la frustrer d'un héritage qu'elle avait attendu comme un droit. Le titre de parent m'est refusé par ces parens avides; les humiliations qu'ils me préparent blessent mon cœur, mais non point mon orgueil. Je m'irrite du malheur qui m'a placé si bas, mais je n'en rougis pas. Qu'ils me rejettent et me repoussent loin d'eux, comme un de ces intrigans qui flattent bas-

sement toutes les passions et qui, habiles à profiter des faiblesses du cœur humain sur lesquelles ils spéculent, ne s'introduisent dans les familles que pour les dépouiller et s'enrichir de leur ruine. Fort de ma délicatesse, fort d'une conscience qui ne me reproche rien, je pourrai braver leurs outrages; mais ils s'éloignent de mon père, et mon père ne peut pas ne point le voir. On ne désapprouve pas seulement sa conduite à mon égard, on cherche presque à la flétrir. Et les soins d'un fils dont il a été séparé trop longtemps pour s'attacher fortement à lui, car les liens de l'habitude sont les seuls que resserre l'âge, les soins d'un fils pour lequel il n'a qu'une tendresse sans entraînement, sans illusion, ne lui paraîtront-ils pas trop chèrement achetés par ce blâme dont on affecte si hautement de l'accabler? Si ce fils, qu'il a accueilli si tard, ne devait lui

coûter que des regrets, que ne l'a-t-il laissé dépérir lentement dans son cruel abandon, dans son cruel isolement !

Alphonse, Alphonse, vous n'êtes qu'un neveu de mon père... je suis son fils, il m'a reconnu en m'ouvrant ses bras : le tiers d'une fortune qui devait toute me revenir vous est assuré. Suis-je envieux de la part que vous m'enlevez, et ne pourrais-je pas la regretter ?... Je ne vous la conteste pas. Si mon cœur était libre, si pour obtenir la main de Mathilde je n'avais pas besoin de cette fortune dont la perte excite si vivement votre haine contre moi, cette fortune je vous l'abandonnerais tout entière : il m'est plus facile de supporter le besoin que d'endurer le mépris même de ceux que j'estime le moins.

Quand la seule crainte qu'on puisse accuser mes soins pour mon père d'être inté-

ressés fait rougir mon front, comment, Alphonse, comment vous, comment vos parens, osez-vous afficher avec tant d'éclat votre sordide avarice? Comment ne prenez-vous pas au moins le soin de cacher à mon père que vous n'aimiez en lui qu'une succession dont son fils vous exclut?

Alphonse, vous n'avez que trente ans, et c'est à cet âge que vous abjurez la pudeur de la délicatesse, et que vous rejetez même son masque. Vous n'avez pas eu honte de dire à mon père avec une basse ironie: «Tant que ce grand enfant de vingt ans, qui vous vient à soixante par miracle, demeurera chez vous, aucun de vos parens n'y mettra les pieds. Ce jeune homme a pu avec adresse capter votre affection, mais vous ne persuaderez à personne que vous êtes son père.... Quand on a un en-

faut, on ne l'abandonne pas si longtemps ou on ne le reconnaît pas si tard. Il vous plaît de le nommer votre fils ; un étranger peut frustrer votre famille de son patrimoine, mais vous ne pourrez la forcer du moins à le reconnaître. Choisissez entre elle et un... » J'étais dans le salon, cette pièce touchait au cabinet de mon père ; Alphonse le savait et pour que je ne perdisse aucune de ses paroles, il élevait la voix. Je m'élançai : « N'achevez pas, lui dis-je. » Alphonse me regarda avec arrogance. « Émile ! » me dit mon père. L'expression avec laquelle il prononça mon nom me rendit à moi-même. Je sortis sans ajouter un mot, mais je jetai sur Alphonse un regard qui ne put lui laisser de doute sur le mépris qu'il m'inspirait. Ma poitrine était gonflée. Si ce sentiment d'honneur, qui porte l'homme à se venger de l'injure qu'il reçoit par un autre outrage

n'est pas dans la nature, il est tellement dans notre éducation, qu'il est plus facile à un homme d'honneur de venger une insulte que de la mépriser. La porte était à peine refermée sur moi que j'hésitais à la rouvrir pour punir une si cruelle injure; et cette fièvre de ressentiment de mort qui allumait mon sang ne s'apaisa que l'orsque des larmes que je ne pouvais plus retenir s'échappèrent de mes yeux. J'avais besoin d'exhaler une vengeance que je ne pouvais satisfaire; j'allai trouver l'abbé de Latour, je lui parlai avec chaleur de l'affront dont j'avais été l'objet. J'avais prévu quels seraient ses conseils, mais j'avais besoin de les entendre pour me rassurer sur moi-même. Le mot de lâche retentissait à mes oreilles comme si l'on eût osé me soupçonner. Pour me contenir, j'avais besoin qu'on me dît qu'en immolant mon orgueil à mon devoir j'avais

satisfait dignement à l'honneur. Ce n'était pas assez que je le sentisse en moi-même ; j'avais besoin qu'on me répétât que j'étais au-dessus du soupçon et que je ne devais pas le craindre.

Le doute suspend la vie. J'attends mon père ; son retour va décider de mes craintes, mais ce ne sont point celles qu'il a cherché à faire naître en moi qui m'agitent ; si le seul nom du mariage l'effraie, ses liens ne me causent aucun trouble : je me sens capable d'en remplir tous les devoirs. Et quand j'aimerais moins Mathilde, c'est encore dans une union assortie que je mettrais mes espérances et toutes mes idées de bonheur.

Mon père tarde à venir. Si le comte d'Amb... avait cédé à ses instances, à nos

désirs, je serais heureux. Je le serais trop pour que je puisse l'espérer et le croire! Les chagrins que je souffre ne m'affecteraient plus. Entre Mathilde et moi mon père oublierait le dédain d'une famille dont il est le chef et saurait apprécier la différence des soins; ceux qu'il recevrait de nous ne seraient point intéressés, ils charmeraient sa vieillesse; il n'aurait point à penser que pour jouir plus vite, nous appelons sa mort de tous nos désirs.

Ce n'est qu'après avoir accepté le contrat de propriété d'une terre fort belle qu'Alphonse s'est éloigné de mon père, dont le retour tardif vers moi lui a heureusement servi de prétexte pour se débarrasser de la reconnaissance, car toutes les fois que le bienfait ne pénètre et ne touche pas le cœur, il blesse et irrite la vanité.

« Soyez heureux, Émile, soyez heureux ! — Mathilde est donc à moi ? — Votre imagination va trop vite, je ne suis plus assez jeune pour la suivre. — Ai-je à craindre quelque obstacle que je n'ai point prévu ? — Vous n'avez rien à craindre que votre exaltation, qui ne vous laisse jamais jouir d'un bonheur qu'avant qu'il arrive. — Celui-là, puis-je le ressentir froidement ? Mais,

de grâce, mon père, expliquez-vous. — J'ai trouvé le comte d'Amb...; Mathilde était auprès de lui. Sa tendresse pour son père est touchante; et je crois que si j'avais moins connu le cœur des femmes, la candeur de son visage, le charme de son esprit, la simplicité de ses manières, auraient affaibli mes préventions contre un sexe auquel il est aussi doux de plaire qu'il est dangereux de s'attacher. — Mais que vous a dit le comte en vous voyant ? — Je me suis avancé vers lui avec l'ancienne franchise des camps; ma visite a paru le surprendre, mais Mathilde en a aussitôt compris le motif: elle s'est retirée, sous un prétexte qu'elle a feint. Les femmes ont tant d'astuce! — Le comte n'a-t-il fait aucune observation? — Il fallait d'abord que je l'entretinsse de mon projet pour qu'il y répondît. Je m'étais préparé aux objections qu'il me ferait; je

les combattis toutes victorieusement. Il m'attendait à la dernière, je l'avais prévu : « Je ne puis donner mon assentiment à cette alliance, me dit-il, avant d'avoir le consentement de Mathilde.— Il est inutile. » — Ah ! mon père, vous lui avez avoué... — Mathilde vous aime, pourquoi le lui aurais-je caché ? — Et qu'a-t-il répondu ? — Il n'avait plus rien à repondre. « Votre fille restera près de vous si vous le désirez, » ai-je ajouté. Cette dernière considération l'a entièrement décidé : « Le choix d'Émile me plaît ; je lui donne, le jour de son mariage, ma terre du Languedoc qui porte mon nom, elle est estimée 800,000 fr., et je ne doute pas que vous ne trouviez en lui la même affection que j'espère de Mathilde. Mon cher comte, nous sommes vieux ; il n'y a plus qu'une jouissance à notre âge, c'est d'assurer le bonheur de ceux qui nous tiennent.

Émile et Mathilde s'aiment vivement tous les deux; prononcez..— Je n'y mets qu'une condition, et c'est pour assurer davantage leur bonheur, en ne laissant rien à regretter aux enfans qu'ils peuvent avoir et à eux-mêmes, car, général, vous le savez, l'amour est un feu qui jette beaucoup de fumée et ne dure guère; ce qu'on devrait nommer sottises on l'appelle illusions, et c'est avec ces mots de roman qu'on exalte la tête de tous les jeunes gens qui croient connaître le monde parce qu'ils s'en créent un d'imagination... Général, tout passe excepté un nom honorable..— Je vous comprends : Émile recevra le mien, c'était mon projet. Il a été malheureux, son adoption réparera son abandon. » — Ah! mon père, je ne puis vous dire..... — Ne m'interrompez pas. — « Je n'ai jamais manqué à ma parole, reprit le comte; je m'engage

d'honneur avec vous; mais en vous donnant mon consentement pour ce mariage, je crois qu'il est convenable qu'il soit remis jusqu'à l'accomplissement de cette formalité, à laquelle vous avez des raisons trop puissantes de tenir pour que j'aie besoin d'insister. »

» Cet avis était le mien. Nous nous sommes quittés en nous serrant la main avec une vieille amitié; c'est une affaire terminée. Mon cher Émile, pour un vieux soldat, comment trouvez-vous que je me sois acquitté de ma mission de négociateur?—Je cherche une expression pour ma reconnaissance. — Il ne s'agit pas de reconnaissance; vous êtes mon fils, c'est à moi à vous dédommager des désagrémens qu'on cherche à vous susciter. Je vous sais gré de la modération que vous avez mise à l'égard d'Alphonse :

c'est la preuve d'affection la plus grande que vous ayez pu me donner; je sens combien elle a dû vous coûter, et je mettrai dans le soin de vos intérêts et dans l'accomplissement de vos désirs autant d'activité que vous avez montré de respect pour ma présence et de ménagement pour ma famille. Je presserai de tous mes efforts les formalités nécessaires à votre reconnaissance. Je n'ai point d'autre enfant que vous; vous êtes majeur, j'ai soixante-neuf ans; rien n'arrêtera les démarches que je vais commencer. Émile, je serai le parrain de votre premier enfant. Mais, mon ami, vous devez une visite au comte; c'est un moyen de voir votre Mathilde, de la remercier d'un bonheur qu'il vous sera plus facile de lui exprimer qu'à moi. Je vous quitte pour ne pas vous retenir.

» Les sentimens d'un vieillard ne sont pas expansifs comme ceux d'un jeune homme. Émile, à mon âge on n'aime plus, mais on s'attache; vous avez cru que mon cœur n'avait point répondu à l'appel du vôtre : je vous le répète, à mon âge la froideur n'est pas toujours de l'insensibilité, et à soixante ans, ce n'est pas par l'exaltation qu'une vive affection se prouve, c'est par le dévouement. Mon ami, je vous quitte, mais c'est pour aller m'occuper de vous. »

Je suis bien jeune, et j'ai beaucoup souffert. Je souffrais à l'âge où les jeunes gens ne connaissent encore que le plaisir. Mon existence a commencé par le regret, mais je ne me souviens plus de mes peines que pour mieux apprécier mon bonheur. Mathilde, je suis heureux! c'est la première fois que mon cœur s'ouvre à l'espérance et qu'il jouit du plaisir sans amertume. Vous m'appartiendrez : ce mot, mon amie,

contient mille pensées. Ce n'est pas celui d'un maître désireux d'essayer sa puissance et de faire subir son joug; non, Mathilde, en m'appartenant, vous me donnerez une nouvelle existence. Une femme dont on est aimé est une vanité, une femme que l'on aime est une religion : vous serez tout pour moi, existence, vanité, religion, bonheur, tout. Mon amie, quelques jours encore éloignent l'instant où je vous appellerai ma femme; ces quelques jours sont un siècle, que les plus doux projets essaient vainement de franchir, un vide que je cherche à combler de tous mes souvenirs épars que je rallie. Mais, alors même qu'il est dominé par le sentiment le plus vif, l'homme ne se dépouille jamais entièrement de son égoïsme. En commençant ce récit de ma triste existence, je n'avais eu la pensée, mon amie, que d'éclairer votre sensibilité naïve, de la

préparer aux combats qu'elle aura à soutenir, et je ne vous ai parlé que de moi. Ce mot égoïste se retrouve à toutes les pages, à toutes les lignes; je crois que pour les tracer ma main profitait des absences de mon esprit et de mon cœur, qui toujours étaient près de vous; car, Mathilde, je vous le jure, le sacrifice de ma vie ne me coûterait rien à faire au bonheur de la vôtre.

Je ne vous ai parlé que de mes souffrances, quand mon seul dessein était de vous fortifier contre les séductions dont vous serez environnée, contre les louanges qui vous seront prodiguées, car les hommes ne les épargnent même pas aux femmes qu'ils méprisent. Mon amie, il faut qu'une femme soit bien pénétrée du sentiment de ses devoirs pour résister au ridicule dont ce mot devient l'objet de la part

des hommes dès qu'il forme un obstacle à leurs désirs; mais, Mathilde, je ne compte pas seulement sur la sévérité de vos principes, je compte encore sur la bonté de votre cœur : vous serez effrayée de la seule pensée qu'un instant d'entraînement suffit pour décider de l'existence d'un pauvre petit être qu'on voue pour toute sa vie au malheur et à la honte!

Mon amie, un instant suffit pour perdre l'estime de soi-même; la vie est un mont escarpé, les hommes ont le choix de le gravir ou de le descendre : des fatigues menacent ceux qui entreprennent de le gravir, mais un repos doux comme le bonheur les attend au sommet, c'est le calme d'une conscience modeste qui n'a nul reproche à s'adresser et qui jouit du bien qu'elle a fait sans être enorgueillie. Mathilde, l'homme

n'a pas besoin d'efforts pour descendre le revers de ce mont; ceux qu'il ferait pour se retenir seraient inutiles, il est précipité..... Un gouffre l'attend, qui se cache sous des fleurs.... La première faute, mon amie, nous entraîne toujours, la première victoire sur nous-même est la plus difficile; mais il ne faut avoir connu qu'une fois la jouissance qu'elle donne pour qu'il soit impossible de lui préférer un de ces plaisirs plus rapides encore que vifs qui font parfois expier l'entraînement d'un instant par le malheur de toute la vie.

Il n'y a de bonheur, Mathilde, que dans la vertu. Nos mœurs, en essayant de contredire cette maxime, ne font ressortir que plus vivement la vérité d'une assertion qui se retrouve dans tous nos livres de morale. Nous en avons de sublimes, mais les

préceptes qu'ils contiennent sont vains, non que nous en contestions la vérité théorique, mais nous les traitons comme des rêveries métaphysiques, parce que nous les jugeons d'après notre lâche conduite, tandis que c'est eux qui devraient la régler.

Le temps de la métaphysique a passé. La morale ne doit plus être qu'une démonstration mathématique dans un siècle où tout est réduit au positif des intérêts; ce n'est plus des préceptes qu'il faut, ce sont des exemples. La morale a changé de nom, elle s'appelle maintenant statistique : c'est de la comparaison seule des faits que la vérité doit désormais jaillir. Et, Mathilde, interrogeons la société, nous verrons souvent la fortune s'élever sur les débris de l'honneur; mais pénétrons dans les intérieurs, dans les consciences, et nous ver-

rons si c'est en abjurant la délicatesse que l'on atteint le bonheur. Le bonheur et la prospérité sont deux expressions distinctes, aussi différentes que l'estime de la foule est différente de l'estime de soi-même : l'une s'égare souvent, l'autre ne trompe jamais. On ne jouit de la première qu'avec inquiétude, on goûte l'autre sans mélange. Il est vrai, la prospérité devient rarement la récompense de la vertu, mais jamais, jamais il n'exista de bonheur qu'il ne fût mérité : ainsi que le fard qui cache les rides sans les faire disparaître, quelques jouissances peuvent un instant dérober le trouble de la conscience, mais non point l'apaiser.

Ces réflexions, Mathilde, auxquelles je m'abandonne, sont tristes et sévères; et peut-être vous paraîtrai-je me défier du bonheur quand je ne devrais penser qu'à en retra-

cer l'image. Non, mon amie, non; je veux seulement assurer le vôtre contre les atteintes qui le menacent, et vous êtes trop au-dessus du soupçon pour craindre l'offense ?

Ma position m'excuse, si j'ai parlé avec trop d'amertume des faiblesses d'un sexe obligé de lutter sans cesse contre la force et l'adresse du nôtre. J'ai dû vous rappeler l'histoire de ma vie pour vous montrer toutes les conséquences d'une seule faute, et ma rigidité, mon amie chérie, c'est mon amour pour vous qui l'a fait. Excusez, Mathilde, le désordre de ces pensées, de ces pages; c'est le fruit de quinze nuits de veilles. Mes yeux pouvaient-ils se fermer, pouvais-je m'endormir après avoir reçu le droit de vous aimer et de vous le dire? — Vous espérer est un rêve trop plein de délices pour que j'aie laissé le sommeil l'interrompre.

J'avais besoin de remplir ces veilles. A des fragmens écrits dans d'autres temps j'ai réuni des souvenirs nouveaux. Je n'ai point eu le projet, Mathilde, de faire un livre : rappeler une dernière fois toutes les souffrances que vous me faites oublier, c'est vous dire tout le bonheur que je vous dois. L'expérience du malheur m'a donné, mon amie, le droit de vous offrir mes conseils ; le désir de mériter votre confiance par la confiance la plus absolue de mon cœur, a conduit ma plume rapide, qui jamais ne s'est arrêtée pour effacer un mot. Mathilde, j'attends le jour qui doit nous unir. Vous trouverez dans votre corbeille les feuilles où ma main a tracé ces fragmens; ils furent écrits sous l'impression, sous le sentiment du moment : en lui survivant, ils ont conservé le désordre des pensées diverses qui les ont fait naître. Mathilde, nous li-

rons ensemble ces fragmens; vous excuserez leur incorrection, vous me dicterez vos réflexions; tous les deux nous ajouterons à ces feuilles nos idées, nos observations, nos souvenirs, nos projets; plus tard nous les relirons, nous y joindrons de nouveau les pensées nouvelles que l'expérience aura fait naître en nous. Mon amie, nous les relirons encore, et si un jour l'un de nous outrageait son bonheur, oubliait ses devoirs, une de ces pages l'arracherait à son erreur.

« Est-ce que la douleur est pour vous un élément? — Non, Mathilde, ce n'est qu'une habitude. — C'est qu'il semble que vous n'ayez de jouissance qu'à vous désespérer! Quand vous n'avez pas de tourmens vous vous en créez d'imaginaires. Est-il juste d'accueillir si facilement toutes les craintes et de repousser avec tant de dureté l'espérance? — J'ai un mauvais caractère, je le crains. —

« Je ne vous adresserais point de reproches, » avez-vous ajouté, Mathilde, avec un sourire charmant dont mon âme a conservé l'empreinte, « si vous n'aviez qu'un mauvais caractère. L'homme ou la femme qu'on aime n'ont jamais que des défauts doux à excuser; mais vous avez un caractère malheureux, et quand il s'agit de votre bonheur j'ai le droit d'être sévère, n'est-ce pas? De toutes les peines qu'invente votre imagination inquiète, est-ce que mon cœur n'en ressent pas la moitié? — Je suis ingrat! — Non, vous êtes injuste. C'est demain que la cour prononce l'arrêt qui doit vous rendre un nom, tous vos droits de fils, et lever les obstacles qui nous séparent encore: pourquoi cette inquiétude dans vos regards; pourquoi se tourmenter ainsi à l'avance d'une décision qui ne peut être douteuse et qui satisfera nos vœux et nos

désirs? Auriez-vous pour moi quelques secrets? — Mathilde, il n'est aucune de mes pensées que je puisse vous taire, il n'en est aucune que je ne puisse vous avouer; mais ce soir je souffre, je ne me sens pas bien. — Vous êtes pâle; ce que je vous ai dit, Émile, vous aurait-il blessé? — Mathilde, il ne faudrait qu'un mot de vous pour me donner la mort; mais être blessé de pareils reproches, pouvez-vous le croire? — Vous ne m'en voulez donc pas? — Vous êtes tout pour moi! — Mais, Émile, vous tremblez? — J'ai besoin de me retirer. — Seul? — Oui, seul. — Émile? — Mathilde? — Dans une affection partagée, une souffrance est un lien de plus. — A demain, Mathilde. — A demain, Émile. — A demain. »

Mon cœur n'est point ingrat, injuste; mon imagination n'est point inquiète; je suis calme, j'espère!... Qu'ai-je à craindre? Cet arrêt!... dois-je le redouter? — Peut-on refuser à un père le droit de reconnaître son fils, de réparer envers lui des torts cruels? Cette réparation, la morale la réclame; des magistrats s'y opposeraient-ils? A mesure que le moment approche mon trou-

ble augmente ; mais j'espère, oui, je veux espérer. Mon bonheur peut-il m'échapper? Si les juges cependant prononçaient contre moi, Mathilde, je vous perdrais sans retour. L'assassin a le droit de se pourvoir contre le jugement qui le condamne. Ce droit, à moi, m'est refusé ; la loi, par une exception unique et inique, dispense ses interprètes de motiver une décision dont va dépendre tout le bonheur de mon existence. Bonheur, tu ne peux m'échapper, tu entraînerais ma vie dans ta fuite, je te suivrai. — La loi! elle me poursuit depuis le berceau, elle me proscrit dans mes sentimens; ce qui pourrait m'aider à réparer les torts de ma naissance m'est refusé. Tout, tout, jusqu'à la chance d'acquérir un nom, quand mes parens m'ont frustré du leur, que dis-je? du mien. Le travail de mes mains est le seul qu'on me permette : que dis-je, permettre? on

m'y contraint, et cette faute de mes parens dont je suis innocent, comment la punit-on? En faisant retomber sur moi tout le poids de leur inconduite, en accumulant sur ma tête le châtiment et l'opprobre, et encore cette même loi qui flétrit mon existence n'oblige-t-elle mes parens qu'à me donner un métier! O justice! ô justice! n'ai-je pas acquis le droit de te craindre? Suis-je coupable pour être traité comme un criminel? Suis-je coupable pour que la loi marque mon front du sceau de la réprobation et me condamne à un métier forcé?

On m'enlève contre mes parens toutes les armes que me donne la nature. On me dépouille de tous mes droits. La recherche de la paternité m'est interdite. Faites donc taire mon cœur; arrêtez-en les battemens, vous qui depuis ma naissance me

poursuivez avec tant d'acharnement ; abreuvez-vous du sang qui coule dans mes veines. L'abandon ne le glacera plus. Il cessera de s'irriter du crime et de la honte qui le troublent et le souillent. Désaltérez-vous, tarissez-le jusqu'à la dernière goutte! Puisque vous dédaignez le sang impur des coupables, prenez tout celui de l'innocent. Protégez donc ce père contre les cris d'un enfant qu'il abandonne ; étouffez les soupirs de cet enfant ; condamnez ses plaintes, punissez-le de ses larmes ; repoussez ce fils qui vient vers vous réclamer une mère. Laissez languir dans l'abandon, avilir et dévorer par la misère cette victime, cette créature, ce bâtard, repoussé ignominieusement du somptueux hôtel de son père par des valets qui devraient le servir et qui le chassent. Attendez que le désespoir l'ait dégradé, ou laissez-le périr de faim. A-t-il

de l'argent pour salarier des avocats et des juges? Il n'en a pas pour avoir du pain! Qu'il renonce à obtenir de sa mère l'aumône alimentaire qu'un jugement seul peut lui arracher, quand il n'est point de dédommagemens qu'elle ne lui doive. Sa mère!...Il y a longtemps que les remords de sa conscience sont perdus dans le bruit des plaisirs de l'opulence, étouffés dans la foule des jouissances que donne la fortune. Un fils! peut-être l'a-t-elle oublié. Et comment s'en souviendrait-elle? Il est vrai qu'un instant l'amour pour le père fit donner des soins au fils. Mais le père a été remplacé. Dans le nombre, elle ne se souvient plus de son nom, et le fils alors a été laissé entre les mains mercenaires qui l'avaient reçu. Qu'elles l'aient gardé ou qu'elles l'aient abandonné... que lui importe? Mais que, dans un instant d'oubli, cette mère ait

laissé entre les mains de son fils les preuves d'une maternité qu'elle nie, cet oubli est le seul tort qu'elle se reproche envers lui; que, pressé par le besoin et l'indignation, ce fils demande des secours, qu'il surmonte tous les obstacles que les tribunaux lui opposent, et qu'il obtienne enfin de sa mère une pension qu'elle lui refuse, tout le scandale d'un procès qu'il gagnera retombera sur lui; sur lui seul pèsera la rigueur de l'opinion. On recherchera sa mère pour la plaindre; on s'éloignera de lui, on le fuira. Vis-à-vis de ses parens, un fils a des droits à réclamer, la nature les lui donne; en retour, des devoirs lui sont imposés. Mais le respect et la reconnaissance ne doivent être que le prix de leurs soins, j'y consens: que les obligations soient mutuelles, que la naissance soit un contrat qui engage également l'enfant et

les parens, mais que l'opinion ne soit plus injuste en repoussant celui-là seul qui a souffert pour tous.

Il ne manque plus qu'un temple à l'adultère; un asile est ouvert au vice. Qu'on y porte, qu'on y entasse toutes ses victimes. Vincent de Paule! ta bienfaisance a trompé tes généreux desseins: c'est en aidant le vice qu'on multiplie les coupables et les victimes. Il est plus humain de laisser périr ces créatures avant qu'elles n'ouvrent les yeux. Qu'une mère immole à sa réputation, qu'elle n'a pas craint d'outrager, le fruit de ses entrailles, le fruit qu'elle a porté neuf mois dans son sein, n'arrêtez pas sa main qui s'apprête. Ailleurs ce fils la retrouvera et la remerciera de la mort à défaut de la vie. L'abandon est plus cruel que le néant. Peut-être un cri obtiendra-t-il pitié? peut-être recu-

lera-t-elle d'effroi devant la pensée d'un meurtre? Alors en donnant des soins à son fils, cette mère s'y attachera; peut-être un jour, en l'embrassant, ses yeux pleins de tendresse se mouilleront-ils des larmes de la joie? Le passé n'apportera pas de remords, n'excitera pas de regrets; son cœur, son orgueil satisfaits récompenseront son dévouement; elle se félicitera d'avoir laissé l'existence à l'être innocent qui ne la lui avait pas demandée et d'avoir sacrifié une fausse honte à l'honneur vrai; car après un outrage à la vertu, l'honneur est encore dans la réparation. Mais, au contraire, si cette malheureuse créature a été égorgée, si elle a péri de besoin ou de froid, elle n'aura souffert qu'un instant. Magistrats, je vous interpelle: défendez cette loi, votre ouvrage, qui nous poursuit dès le berceau. Pourquoi cette rigueur contre nous, qui ne

devrions exciter que la pitié? — Le repos, l'honneur des familles l'exigent? dites-vous. — Magistrats! ignorez-vous donc qu'en ne punissant que les victimes, vous encouragez les coupables, vous les multipliez? Quel frein les arrêtera? Ce n'est pas le malheur d'un enfant, puisqu'il est abandonné, dépouillé du nom qui lui appartient, privé de soins qu'il devrait recevoir. Pour les retenir, puisque la nature et la conscience sont impuissantes, puisque l'opinion ne fait pas justice de ces parens qui sacrifient à un instant de plaisir tous les devoirs, tous les sentimens, ou dont la délicatesse ne sait pas réparer un instant d'entraînement et d'oubli, il fallait au contraire les intéresser dans le repos, dans l'honneur de leurs familles. Alors ces familles, se reposant aujourd'hui à l'ombre de leur non solidarité, auraient, en devenant

responsables vis-à-vis de la société, exercé une surveillance salutaire dont les mœurs se seraient ressenties. On se jouerait moins communément de la naissance d'un enfant, du bonheur de son existence, s'il y allait de l'honneur d'une famille, si le scandale retombait sur elle. Que le mot de scandale n'effraie pas : pour corriger des mœurs lâches il n'est qu'un moyen, c'est la publicité. Que ce qui est honteux et vil le paraisse. Pour dégoûter du vice il faut en montrer la laideur : nous n'avons dans nos principes si peu de sévérité que parce que nous mettons dans de frivoles convenances toute notre rigidité, dans des convenances et des dehors qui ne sont qu'un masque hypocrite sous lequel la société cache sa bassesse et son avilissement. Pour qui n'a pas de vertu, la pudeur n'est que de la duplicité. Loin de là, loin de là, nos lois, dignes

de nos mœurs, enlèveront peut-être au père qu'un repentir tardif rend à la nature le droit de reconnaître son fils, de lui donner son nom. Cela ne peut être! je m'égare; cela ne peut être assurément! Mathilde, vous l'avez dit, mon caractère est malheureux : je me tourmente à plaisir; un désordre d'idées, de pressentimens, trouble mon imagination. J'ignore ce que j'ai écrit; je ne veux point le savoir; ma défiance insulte à mon bonheur. Celui qui ne sait pas espérer n'est pas digne de jouir; j'espère donc. Peut-être en ce moment l'arrêt qui décide de mon sort est-il prononcé. Je l'attendrai avec confiance. Une douleur m'attache à ces lignes, à ce papier; j'essaie vainement de m'en éloigner; il semble que ma pensée ne soit encore exprimée qu'à moitié et que l'autre me retienne. Quittons ces fragmens qu'une dernière larme vient mouiller. C'est près de

Mathilde que je veux apprendre l'arrêt qui va nous réunir. Je veux voir sur ses lèvres le sourire du bonheur; je veux chercher dans ses regards l'expression d'un amour dont rien ne retiendra plus l'aveu. Je veux qu'elle jouisse de mon délire. Ah! Mathilde, un instant, et je suis près de toi!

CONCLUSION.

CONCLUSION.

Ici ma tâche commence, et je n'ai encore trouvé d'autre expression que des larmes. Qu'ai-je à dire? — Mon devoir est de respecter aveuglément les décrets de la Providence: je ne sais point expliquer ses desseins; je ne sais pas orner des fictions de

couleurs mensongères, j'ignore le langage des passions, je ne sais que plaindre le malheur. Un engagement sacré m'a été imposé par un être qui souffrait, je le remplis.

Nous étions dans le salon du général; Émile était placé vis-à-vis de Mathilde, l'inquiétude de ses regards démentait la joie de son sourire et trahissait les efforts que ce sourire lui coûtait; il attendait près de celle qu'il aimait l'arrêt qui devait les séparer ou les réunir. Mathilde était calme; elle avait la confiance de ces âmes naïves qui croient que pour attirer le bonheur et le fixer il suffit de le mériter. Le comte d'Amb..., étendu dans son large fauteuil, partageait la confiance de sa fille et ne doutait nullement d'une décision dont il avait fait à l'union de ces deux jeunes gens une condition absolue, comme si pour être heureux

un titre et un nom étaient absolument indispensables. Il m'entretenait de ses projets à leur égard aussitôt qu'ils seraient mariés. Trois heures venaient à peine de sonner, qu'un billet *pressé* m'était adressé de la part d'un conseiller de la cour avec qui j'étais lié et qui connaissait l'intérêt que je portais à l'affaire dans laquelle lui-même était juge.

J'ouvre cette lettre et je lis : « Je vous écris du Palais, où je suis encore retenu, ces quelques lignes à la hâte. L'arrêt a été rendu aujourd'hui à deux heures : la cour a refusé l'adoption que M. le général comte d'H*** avait sollicitée en faveur du jeune homme à qui vous vous intéressez. Je regrette qu'en cette affaire mon opinion et ma voix n'aient pu obtenir de la cour une décision plus conforme à vos désirs.

» La famille du général a fait intervenir les plus puissantes protections et n'a épargné, vis-à-vis de mes collègues et de moi-même, aucune sorte de démarches. Il suffisait, pour déterminer le refus d'adoption de savoir que le jeune homme que désirait légitimer le général était son fils adultérin : un jeune maître des requêtes, M. Alphonse de B***, en a fourni toutes les preuves.

» La religion de la Cour, les principes qu'elle s'est faits en pareille occurrence sont invariables; il n'y avait d'espérance possible que dans l'ignorance présumée de la part de la Cour de cette grave circonstance, ou tout au moins dans le doute qu'elle aurait pu conserver sur les liens entre l'adoptant et l'adopté.

» Croyez à mes regrets. »

« L'arrêt est rendu, » dis-je avec une voix émue. Émile me comprit; il s'avança vers moi sans dire un mot, prit la lettre, la lut deux fois, passa sur son front une main tremblante et allait pour s'éloigner. Il ouvrait pour sortir la porte du salon, il tomba sans connaissance et sans vie. Mathilde jette alors un cri, et, prête à s'élancer vers lui, elle rencontre un regard de son père et reste immobile à sa place.

Ainsi que dans l'apathie d'une maladie lente on invoque les souffrances aiguës, le plaisir fugitif que l'âme cherche dans les passions n'est-il que la vivacité d'une douleur; et, comme ces fièvres qui n'accroissent les forces du malade que pour les lui ravir, les passions n'agitent-elles le cœur de leur violente frénésie que pour lui enlever toute sa sensibilité? Je le vois, les transports des

passions dessèchent l'âme et la flétrissent : de là l'égoïsme !

J'arrachai aux mains d'Émile cette lettre funeste, qu'il tenait serrée dans ses doigts trop fortement raidis, trop vivement contractés pour ne l'être que par la mort. C'est la douleur qui tord ses bras et place sur ses lèvres sans couleur un sourire affreux : « Lisez, dis-je au général, lisez... » Je n'imaginais pas tant d'indifférence et d'insensibilité : il prit la lettre..... il la lut, sonna ses gens et leur ordonna froidement de *rappeler Émile à la vie* et de le transporter chez son père. Je l'avoue, je ne pus me défendre d'un instant de colère. Ses gens avançaient pour enlever du salon l'infortuné qui gênait les regards de leur maître et, pour tant de souffrance, n'obtenait pas même une larme de ses yeux. On ne sait

pas ce qu'une larme à répandre coûte à l'égoïste! J'écartai avec dédain cette foule de valets : « Émile, dis-je au comte d'Amb..., ne recevra des soins que de moi seul, puisque ceux qui lui devraient au moins des consolations l'abandonnent sans pitié. N'est-on si pressé de l'arracher à l'anéantissement que pour le livrer au désespoir, quand pour le rendre à l'existence il suffirait de placer sa main glacée dans la main brûlante de celle qu'il aime. Ne voyez-vous donc pas que sa vie c'est l'amour? Monsieur le comte, vous ne répondez pas?... Mais votre fille aussi se trouve mal! Vous ne vous précipitez pas vers elle pour lui donner des secours! vous attendez ses femmes! »

L'indignation me donnait de la force; j'entraînai Émile dans la pièce suivante. Quelqu'un entra ; c'était son père : la vue de son

fils sans connaissance l'instruisit de tout. J'étais seul près de lui; il me tendit la main, prit celle d'Émile et la quitta brusquement : je compris son geste.... Émile fut placé dans la voiture de son père; nous partîmes.

En revenant à lui, son premier mot fut le nom de Mathilde : « Mon amie, s'écriait-il, tu ne me réponds pas, tu t'éloignes de moi; viens, mon amie chérie, viens sur mon sein, il est brûlant... N'es-tu pas ma femme? »

Une transpiration glacée coulait sur son front, ses traits n'avaient plus que l'expression de l'égarement. J'étais près de lui, j'essayai vainement sur son esprit quelques paroles de calme; il s'élança avec fureur de son lit.... « Qu'on me laisse.... qu'on me laisse. Alphonse, tu me poursuis, que me veux-tu?... Ne me retenez pas... Misérable, tu

m'insultes... Défends-toi... défends-toi, te dis-je... Alphonse, défends ton existence... Lâche, tu fuis! tu fuis, Alphonse. » Et en redisant ce nom qui le désespère, il retombe accablé.

A son évanouissement succède un affreux délire; il appelle son père, son père arrive, il le repousse. Il appelle Mathilde, prend la main du premier d'entre nous qui s'approche de son lit, la porte à ses lèvres avec transport, et puis la rejette avec rage, en proférant de nouveau cet odieux nom d'Alphonse qui tourmente sa pensée. Quelquefois il se lève brusquement, vient droit à moi, me demande où est Mathilde. Je lui réponds avec calme, il me regarde fixement, s'éloigne, revient. Un jour il s'élança sur moi : « Émile, que me voulez-vous? lui dis-je. — Je ne m'en souviens plus.

Vois-tu, je souffre? Touche mon front..... comme il est brûlant... Approche, ne crains rien, je ne suis pas méchant. Sens-tu mon cœur? le sens-tu comme il bat? c'est pour elle!... Ne le dis pas!.... Si Alphonse le savait, il nous séparerait!.... » Et son délire recommençait.

D'abord les médecins n'attribuèrent ce délire qu'à une fièvre ardente; bientôt ils reconnurent les symptômes d'une aliénation mentale. Le bruit s'en répandit. Cet Alphonse, dont la seule pensée poursuivait le repos d'Émile et excitait sa fureur, cet Alphonse vint arracher le général de la chambre de son fils, au nom de sa famille et sous le prétexte du danger, à son âge, d'un spectacle aussi triste. Émile vit son père entraîné par cet avide neveu. Il le regarda fixement et ne le reconnut point. Oh! de

la part d'un jeune homme, la cupidité qui se montre sans voile est si horrible qu'elle excite moins encore le mépris que le dégoût.

Les jours s'écoulaient... Comme les jours de deuil ils passaient lentement. J'étais le seul qu'Émile souffrît patiemment auprès de lui. Ma confiance en lui m'avait obtenu la sienne. Lorsqu'il menaçait, je n'avais besoin pour le calmer que de m'approcher de lui. Souvent dans son égarement, il me commençait à voix basse, comme s'il eût craint qu'on l'écoutât, le récit de ses peines, mais jamais il ne pouvait achever : le désordre se jetait toujours dans ses idées ; alors il s'agitait avec violence.

Le lendemain de cette visite d'Alphonse arriva un ordre subit aux gardes commis

au soin d'Émile de le transporter dans une maison de santé qui leur était désignée. J'étais présent. Un pareil ordre m'indigna. Aussitôt je me rendis près de son père pour le lui faire rétracter. La porte de son hôtel m'avait été fermée ; je pressai, et sans plus d'égard pour mon caractère que pour mon âge, on ne répondit à mes instances que par des mots injurieux.

Émile fut entraîné dans la maison où il devait être détenu ; je l'y suivis. Des instructions avaient été données pour qu'on l'y traitât avec rigueur. Mes remontrances, mes prières furent inutiles. Le malheureux!... Une larme échappe de mes yeux et mouille mon papier. Je suis forcé d'interrompre un moment ce triste récit et d'attendre qu'un instant de repos calme ma vive indignation.

Le malheur resserre les liens qu'il ne brise pas, et fortifie les sentimens qui lui résistent. Mon cœur, pour adopter Émile, n'avait pas besoin de la sanction d'un tribunal. Cet indigne abandon dont il était l'objet ne me laissa pas réfléchir s'il n'était pour moi qu'un étranger. Il souffrait tant! Je m'y attachai comme à mon fils; je ne l'ai plus quitté.

J'étais présent quand, au mépris de mes instances, on voulut lui mettre la camisole de force. Ses yeux égarés cherchaient des souvenirs dans ce lieu qu'ils apercevaient pour la première fois. Mais quand ils s'arrêtèrent sur cette indigne camisole dont on allait le revêtir, à cette seule vue la rage s'empara de lui : une écume blanche jaillit de ses lèvres; il s'agita avec fureur et se débarrassa violemment de ceux qui cher-

chaient à le contenir. Il s'affranchit de ses bourreaux et retomba aussitôt épuisé. Alors on se jeta sur lui comme sur une proie qu'on force à la chasse et qui se rend de fatigue sans obtenir de grâce. On lui serra le cruel vêtement. Tous ces apprêts, ces soins, aliéneraient l'imagination la plus saine. Chez la plupart de ces infortunés qu'on accuse de folie, le désordre de la raison n'est guère qu'un sentiment profond du malheur; c'est une souffrance qui devient fixe, mais le plus souvent qui ne serait qu'instantanée si, au lieu d'achever de les égarer par une défiance qui les tourmente, des précautions et des traitemens barbares, tant de soins étaient employés à les calmer. Et calmer la folie, c'est la guérir, car ces transports dont on s'effraie ne sont que la fièvre de la douleur, et la douleur de l'âme est un sentiment. Il n'y a que l'homme qui

ne sait pas la respecter qui puisse la craindre.

Émile n'ayant plus assez de force pour se débattre se laissa faire avec abattement. A sa fureur succéda en lui une tristesse profonde et concentrée ; aux transports violens succédèrent de sombres transports. Ses regards étaient inquiets. Quelquefois ses yeux se mouillaient de larmes. Mais ce malheureux jeune homme, dont les cheveux étaient épars, dont le teint était livide, avait dans son égarement conservé encore des facultés pour l'orgueil : il étouffait ses soupirs et cachait sa tête dans ses mains jointes pour dérober la vue de pleurs qu'il ne pouvait retenir.

Pendant huit mois qu'il fut enfermé dans ces lieux, aucune parole, aucune plainte ne

sortirent de sa bouche, ni le nom de Mathilde, ni celui d'Alphonse : il semblait anéanti. Il prenait ce qu'on lui offrait avec indifférence, le laissait bientôt avec distraction. Son maintien était calme, sa mémoire paraissait moins égarée qu'elle ne semblait absorbée par un seul souvenir.

Quel désaccord, quel constrate entre l'exaltation généreuse du caractère d'Émile et ce monde si froid dans ses sentimens, si vil dans ses calculs, si petit dans sa vanité, si misérable dans son égoïsme! Que de retours l'homme qui pense et qui sent fait-il sur lui-même en se mesurant avec ce monde qui, dans la basse cupidité qui le rapetisse et l'avilit, ose se rire encore de l'homme que son enthousiasme élève et grandit !

Émile avait besoin d'aimer. Il s'était fait

d'un sentiment qu'il lui était interdit de ressentir une peine qui, en exaltant sans cesse son imagination, augmentait encore le vague de son âme. Il ne faut pas confondre l'indifférence avec l'insensibilité. Après vingt-cinq ans d'abandon, Émile retrouve son père; il le retrouve pour avoir à lutter contre la haine d'une famille vaniteuse, la vengeance d'avides collatéraux, et pour subir l'injustice d'un arrêt qui ne tient nul compte des droits de la nature et impute seul à l'infortuné, qui seul en a souffert, la honte d'une naissance dont il est innocent.

Fatigué de ne rien ressentir, Émile croit voir dans les yeux de Mathilde se refléter son âme; dès lors son âme appartient à Mathilde, et Mathilde croit aimer Émile; elle l'aime comme on aime si souvent dans le monde, de distraction, de vanité et d'en-

traînement. On les sépare ; Émile est conduit dans un hospice ; c'est dans un hôpital que sont recueillis les enfans sans parens, c'est dans un hôpital qu'Émile va mourir, expier les torts de sa naissance et le tort d'un cœur trop plein de sensibilité.

Mathilde a épousé Alphonse : les instances de son père, l'éloignement d'Émile depuis six mois ont suffi pour la décider à cette union que les convenances ont arrangée... Alphonse, par une faveur royale que le père d'Émile a sollicitée, héritera de la pairie après la mort de son oncle. Son adresse, ses intrigues lui ont acquis une immense fortune, Alphonse a triomphé !

J'ai vu Mathilde parée de tout l'éclat du luxe ; Mathilde paraissait heureuse. Et Émile se mourait ! — Ses forces l'avaient aban-

donné entièrement; une indisposition de quelques jours l'avait tellement affaibli qu'il ne pouvait plus soulever sa tête. Il vient de prononcer mon nom... Grand dieu! aurait-il retrouvé la raison? Il veut parler, sa langue s'embarrasse; il me tend la main, je m'approche.

« Je viens de rêver, me dit-il avec une voix éteinte, qu'Alphonse épousait Mathilde. Mais je sais bien, ajouta-t-il avec un regard triste, je sais bien que j'ai perdu la raison. Écoutez : je vais mourir ; ils m'ont éloigné d'eux, ils m'ont fui. Oh! mon père, mon véritable père, vous seul êtes resté près de moi, et je lis dans vos regards qu'ils m'ont oublié. » Après un instant de repos, il reprit comme s'il avait recueilli ses souvenirs :

« Ils m'ont oublié tous! Qu'ils apprennent

ce que j'ai souffert, c'est la seule vengeance que je désire... » C'est alors que je pris l'engagement de publier ce manuscrit. En le lui promettant, je vis sur les lèvres d'Émile un sourire; il était bien faible, mais il exprimait encore tant de résignation, tant de reconnaissance, que ce seul sourire suffit pour me payer de tous mes soins.

Il se fit alors un long moment de silence; j'étais près d'Émile, je tenais sa main glacée: à travers le râle de la mort, je l'entendis prononcer les noms d'Alphonse, de Mathilde, et puis le nom de son père... L'infortuné avait cessé de vivre.

Les derniers secours d'une religion qui laisse à l'être malheureux qui aime et qui souffre une dernière espérance lui furent administrés.

Je me suis acquitté d'un devoir douloureux. Les dernières intentions d'Émile ont été remplies.

Il n'eut que le convoi du pauvre; son corps fut jeté dans la fosse commune. Personne ne suivit ses dépouilles mortelles; et la femme qu'il aima et l'homme qui lui donna le jour n'ont pas versé une larme sur la tombe de l'infortuné dont les dernières paroles furent leurs noms.

FIN.

Ouvrages du même auteur :

—

1825.

AU HASARD.

FRAGMENS SANS SUITE D'UNE HISTOIRE SANS FIN.

—

1836.

DE LA PRESSE PÉRIODIQUE AU XIX^E SIÈCLE.

—

1838.

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE.

Un volume in-8°. — Prix : 7 fr. 50 c.

VUES NOUVELLES SUR L'APPLICATION DE L'ARMÉE

AUX GRANDS TRAVAUX D'UTILITÉ PUBLIQUE.

Sous presse :

Ouvrages du même auteur :

VUES NOUVELLES SUR LE TRAVAIL DES DÉTENUS ET DES LIBÉRÉS.

RÉFORMES IMPORTANTES

A introduire dans l'administration de la poste aux lettres et de la poste aux chevaux.

DES RÉVOLUTIONS ET DES RÉFORMES,

OU

Moyens de prévenir les unes en accomplissant les autres.

DE L'APPLICATION DE L'ÉCONOMIE SOCIALE

A L'ADMINISTRATION PUBLIQUE.

BATIGNOLLES-MONCEAUX. — IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ ET COMP.,
Rue Lemercier, 24.

LIBRARY OF CONGRESS
0 029 561 735 4